

## RÉSISTANCE À ROUSSEAU

Raymond Trousson

Stendhal et Rousseau. *Continuité et ruptures*, 1986

Stendhal a vécu dès l'enfance dans un contact quasi permanent avec Rousseau. Tôt découverte, à l'âge où les impressions sont fortes et durables, son œuvre a laissé au plus profond de lui-même une trace toujours visible après quarante années. Le jeune homme qui entre en Italie en 1800 voit les hommes, la vie et les paysages avec les yeux d'un disciple ébloui. L'influence, à cette époque, ne peut être aussi agissante qu'en raison des étroites affinités qui unissent Henri Beyle à l'homme de *La Nouvelle Héloïse* et des *Confessions*: lisant Jean-Jacques, c'est lui-même qu'il aperçoit, surpris, ravi, effrayé bientôt de se découvrir même *tenerezza*, même soit d'amour et de perfection.

Cette inquiétante conformité et l'exemple de la «folie» de Rousseau ne tardent pas à lui ouvrir les yeux sur un maître qui enseigne un bonheur impossible et dont l'intransigeance mène au désastre. Entretenir sa singularité, se livrer sans résistance à sa timidité, à son imagination, avouer ses émotions, c'est pour le futur Stendhal se condamner au destin d'un Jean-Jacques ou d'un Octave de Malivert. Rousseau lui a bien fait prendre conscience, comme dit M. Crouzet, de l'«irréparable distance du naturel et du social»; il a, avec lui, reconnu l'hypocrisie de l'éternel mensonge du monde, mesuré le fossé qui sépare l'homme de la nature et l'homme de l'homme, mais il a vu en même temps le péril de s'isoler dans le «pays des chimères». Persévérer dans cette voie, c'était consentir d'avance à la paranoïa des *Confessions* et au solipsisme stérile des *Rêveries* où, exilé des autres, l'individu n'a plus qu'à se suffire à soi «comme Dieu même». Dès 1803, il observe sur son caractère les effets du romanesque rousseauiste, dont il aura bien du mal à s'affranchir, dès 1804, il prévient sa sœur contre le mythe de Saint-Preux — quitte à s'obstiner lui-même à rêver d'insaisissables Julies. Il le sait, Rousseau, philosophe chagrin, a pris «les choses trop au sérieux», son amour pour des êtres chimériques l'a jeté dans la misanthropie. C'est contre lui qu'il enseigne à Pauline, non pas à être dupe de la comédie mondaine, mais à composer avec le réel, à jouer le jeu pour n'être pas traité en loup — «Personne ne peut supporter la haine et le mépris public» —, à pratiquer une lucide «hypocrisie» protectrice de sa vérité intérieure. Donner au social une part seulement de soi, la moins authentique, celle requise par le regard des autres, exhiber la marionnette. On ne change pas le monde: ce révolté n'est pas un révolutionnaire. Jean-Jacques s'est épuisé à préparer l'homme rénové, à édifier la société nouvelle. Plus sceptique et plus réaliste, Stendhal ne s'attarde pas à ces «utopies impossibles»: pour cette fois proche de Voltaire, il consent à prendre le monde comme il va. Prétendre imposer l'intégrité de son moi et la transparence de son âme sur l'universel théâtre des apparences, charger les moulins, c'est se vouer à un perpétuel déchirement ou à la déréliction de l'ermite et du banni, celle que confessent les premiers mots des *Rêveries*: «Me voici donc seul sur la terre...»

La résistance à Rousseau s'est donc manifestée d'abord sur le plan existentiel et lui est apparue comme une nécessité vitale. La destinée misérable du Genevois alarme qui se sent trop proche de lui; plus profondes les affinités, plus urgente la séparation. Ne pas être Chateaubriand? Avant tout, ne pas être Rousseau, se tenir en bride car, pour Stendhal, revenir à son naturel, c'est retourner à Rousseau. Son premier soin sera, Helvétius et les Idéologues aidant, de contraindre l'esprit à se rendre maître du cœur. C'est contre lui-même, et contre Rousseau, qu'il appelle les philosophes à la rescousse. Lorsqu'il décide, en novembre 1804, de se «dérusseautiser», il s'agit bien d'apprendre à combattre l'influence de sa sensibilité sur son jugement. Le résultat sera l'acquisition de ce *beylisme* expressément opposé, en 1812, au rousseauisme tragique des *Confessions*, la substitution de la «grâce corrégienne» à l'«empyreume». Après avoir vécu, selon Rousseau, le bonheur exalté mais insoutenable qui le faisait évoluer dans un songe, Stendhal s'appliquera, contre Rousseau, à définir les conditions d'un bonheur viable dans la société des hommes tels qu'ils sont.

Cette révolte existentielle s'accompagne d'une orientation nouvelle sur le plan esthétique. Le *beylisme* requiert la rigueur, la lucidité du raisonnement, donc répugne à la mise en scène mélodramatique, à la complaisance, à l'exhibitionnisme. L'horreur du «charlatanisme» conduit au refus de la rhétorique, de la grandiloquence et de l'hyperbole, de l'exploitation littéraire de la sensibilité. Le romancier Stendhal ne créera ni un Clarens, ni une Julie. Si, dans *Armance*, il recourt à la psychologie qu'il prête à Rousseau pour camper le

personnage d'Octave, dont l'impuissance physiologique est aussi le symbole de son impuissance à vivre dans la société, il se livre, dans *Le Rouge et le Noir*, à la désacralisation systématique des mythes véhiculés par *La Nouvelle Héloïse*, à la liquidation d'un romanesque devenu l'expression des faux sensibles dont, dès 1804, il soupçonnait Félix Faure de faire partie. Non seulement le roman de Rousseau lui apparaît, comme bientôt à Balzac, «discuteur et phraseur» et redoutable parce qu'il encourage une idéalisation romantique en créant une fascination pour des êtres sans attaches avec le réel, mais aussi comme le prototype et le fauteur d'une littérature de l'insincérité et des sentiments convenus.

Émancipé de la tutelle sur le plan de la création romanesque, Stendhal, dès lors qu'il s'engageait dans l'entreprise autobiographique, marchait vers un ultime affrontement. La *Vie de Henry Brulard*, même si elle procède de motivations différentes et se propose une autre finalité, ne pouvait ignorer l'encombrant modèle des *Confessions*. C'est peut-être dans cette œuvre que se révèle le mieux le combat mené, cette fois en vain, contre Jean-Jacques. L'autobiographie sincère, Stendhal l'a assez répété, cesse où commence le romanesque, l'envahissement de la vie par la littérature. L'inachèvement de *Henry Brulard* contient l'aveu de l'impuissance à dire le bonheur autrement que Rousseau. *La Chartreuse de Parme* et *Fabrice* ont permis à Stendhal de revivre sa vie selon la poésie et l'imagination sans manquer à la pudeur ni à la vérité, de créer un rêve de bonheur et d'évasion dans un décor italien où, selon l'expression de Jean Starobinski à propos de *La Nouvelle Héloïse*, la transparence de l'âme s'ouvre sur la transparence de l'air.

Il est peu d'écrivains pour qui l'influence de Rousseau a opéré de manière aussi déterminante. Comme homme et comme artiste, Stendhal a vécu ce paradoxe de ne pouvoir ni suivre, ni complètement renier son premier maître. Le suivre revenait à n'être qu'un imitateur moins talentueux, un faiseur de belles phrases, tout en n'ayant pas, reconnaissait-il dès la *Vie de Rossini*, «la plus petite étincelle de sa rare éloquence», donc à renoncer à son originalité propre. Le renier sans retour eût été répudier la part la plus secrète de lui-même. On comprend que Rousseau, cent fois quitté, ait été cent fois repris.

## ROUSSEAU CHEZ STENDHAL

Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, 1835-1836

[À Paris] je passais deux ans ainsi, dans un cinquième étage de la rue d'Angivilliers, avec une belle vue sur la colonnade du Louvre, et lisant La Bruyère, Montaigne et J.-J. Rousseau dont bientôt l'emphase m'offensa. Là se forma mon caractère.

[Mon père] était de plus excessivement ridé et laid, et déconcerté et silencieux avec les femmes qui pourtant lui étaient nécessaires. Cette dernière qualité lui avait donné l'intelligence de *La Nouvelle Héloïse* et des autres ouvrages de Rousseau, dont il ne parlait qu'avec adoration, tout en le maudissant comme impie, car la mort de ma mère le jeta dans la plus haute et la plus surdeabtiondevo [absurde dévotion].

Je trouve sans doute beaucoup de plaisir à écrire depuis une heure; et à chercher à peindre *bien juste* mes sensations du temps de M<sup>lle</sup> Kubly. Mais qui diable aura le courage de lire cet amas excessif de *Je* et de *Moi*, cela me paraît *puant* à moi-même. C'est le défaut de ce genre d'écrit, où d'ailleurs je ne puis relever la fadeur par aucune sauce de charlatanisme — oserais-je ajouter: *comme les Confessions de Rousseau*? Non, malgré l'énorme absurdité de l'objection, l'on va encore me croire en vie, ou plutôt cherchant une comparaison effroyable par l'absurde avec le Chef-d'œuvre de ce grand écrivain.

Mon grand-père, homme d'aimable conversation en dépit de ses résolutions pieuses avait nommé *Émile* devant moi, parlé de la *Confession de foi du Vicaire Savoyard* et j'avais volé ce livre à Claix mais je n'y avais rien compris, pas même les absurdités de la première page, et après un quart d'heure l'avais laissé! Il faut rendre justice au goût de mon père, il était enthousiaste de Rousseau et il en parlait quelquefois, pour laquelle chose et pour son imprudence devant un enfant, il était bien grondé de ma tante Séraphie.

Je me croyais du génie.

Où diable avais-je puisé cette idée? Du génie pour le métier de Molière et de Rousseau. Je méprisais sincèrement et souverainement le talent de Voltaire.



Henri Beyle, dit Stendhal

En arrivant à Genève j'étais fou de *La Nouvelle Héloïse*. Ma première course fut pour la vieille maison où est né J.-J. Rousseau en 1712. que j'ai trouvée en 1833 changée en une superbe maison, image de l'utilité et du commerce.

Comment rendrai-je le ravissement de Rolles?

Il faudra peut-être relire et corriger ce passage contre mon dessein de peur de mentir avec artifice comme J.-J. Rousseau.

J'étais sans m'en rendre raison extrêmement sensible à la beauté des paysages. Comme mon père et Séraphie vantaient beaucoup les beautés de la nature en véritables hypocrites qu'ils étaient, je croyais avoir la nature en horreur. Si quelqu'un m'eût parlé des beautés de la Suisse, il m'eût fait mal au cœur. Je sautais les phrases de ce genre dans les *Confessions* et l'*Héloïse* de Rousseau, ou plutôt pour être exact je les lisais en courant. Mais ces phrases si belles me touchaient malgré moi.

[Au Col du Grand-Saint-Bernard] je fus constamment gai. Si je rêvais c'était aux phrases par lesquelles J.-J. Rousseau pourrait décrire ces monts sourcilieux couverts de neige et s'élevant jusqu'aux nues avec leurs pointes sans cesse obscurcies par de gros nuages gris courant rapidement.

Je me dis: Je vais en Italie, c'est-à-dire dans le pays de la Zulie[t]ta que J.-J. Rousseau trouva à Venise, en Piémont dans le pays de Madame Bazile.

Je comprenais bien que ces idées étaient encore plus de contrebande pour le Capitaine qui ce me semble, une fois avait traité Rousseau de polisson d'écrivain.

J'avais 2 ou 3 maximes que j'écrivais partout et que je suis fâché d'avoir si complètement oublié. Elles me faisaient verser des larmes d'attendrissement. En voici une qui me revient: *Vivre libre ou mourir* que je préférais de beaucoup comme éloquence à *La liberté ou la mort* qu'on voulait lui substituer. J'admirais l'éloquence; dès l'âge de 6 ans je crois mon père m'avait inoculé son enthousiasme pour J.-J. Rousseau que plus tard il exébra comme *anti-Roi*.

## STENDHAL: ROUSSEAUISATION, DÉROUSSEAUISATION H. B. VS J.-J. R.

Brice Frigau

En 1768, Jean-Jacques Rousseau dit ici J.-J. R. herborise en massif de Chartreuse. *Incognito* avec le pseudonyme de *Renou*, grognon en dauphinois, il dit être logé dans un « chenil » au 2 rue des Vieux Jésuites à Grenoble. Quelques portes plus loin vit le jeune Chérubin, la vingtaine, Beyle de son patronyme et futur père de H. B., Henri Beyle dit Stendhal, qui naîtra 15 ans plus tard dans cette rue.

Le 13 juillet, au retour d'une promenade avec son hôte avocat qui l'espionne, Gaspard Bovier, J.-J. R. est accueilli avec triomphe : Le renom trahissant le Renou, les Grenoblois l'ont démasqué. Le lendemain, sous ses fenêtres, de jeunes musiciens offrent une sérénade au promoteur qui se serait préféré solitaire. Souvenir du séjour mémorable, la rue natale de H. B. sera nommée rue J.-J. R. en 1794.

### I Rousseauisation

Si le jeune H. B. hait son père au prénom angélique, c'est de lui cependant qu'il hérite du goût pour J.-J. R. : « dès l'âge de six ans je crois, mon père m'avait inoculé son enthousiasme pour J.-J. Rousseau que plus tard il excéra comme *anti-Roi*<sup>1</sup>. *The Bastard*, comme H. B. parfois nomme son père, vénère *La Nouvelle Héloïse* — mais en bourgeois conservateur apprécie moins le postérieur *Contrat social*, peu lu avant 1789, depuis bible des révolutionnaires.

L'éducation que Chérubin donne à son fils paraît sans lien avec *l'Émile* : À 52 ans la victime à papa se plaint encore de l'enfer de son enfance. À celle lumineuse de J.-J. R., s'oppose celle ténébreuse de H. B. qui manque d'air, pauvre bambin emprisonné, persécuté par Chérubin, par Séraphie (sa tante), par un prêtre sévère (précepteur)... le tout, dans une ville qualifiée de « nid à rats » ou d'« ignoble trou à fumier ».

L'enfermant, les bourreaux poussent l'enfant à s'évader avec les livres. Il lit ainsi aux alentours de ses 11 ans *La Nouvelle Héloïse*, dénichée dans la bibliothèque paternelle de Claix close à clef. Plus tard H. B. avertira pourtant sa sœur des grands dangers d'un tel ouvrage : « [J.-J. R.] fit sur moi ce que les romans, dont il avait nourri sa jeunesse, avaient fait sur lui. [...] je haïssais les hom[m]es tels qu'ils sont, à force de chérir des êtres chimériques, tels que Saint-Preux »<sup>2</sup>.

H. B. relit J.-J. R. à l'École Centrale, création de la Révolution, aux enseignements fidèles à l'esprit des Lumières. L'abbé Claude-Marie Gattel, professeur de grammaire et logique, donnait avant 89 pour exercice à ses élèves une réfutation des philosophes, dont J.-J. R., à qui il avait envoyé le programme : l'intéressé avait très peu goûté l'hommage.

### II Dérousseauisation

Comme Jean-Jacques, Henri est une âme sensible victime des tourments sentimentaux<sup>3</sup>. Si H. B. ne chasse pas son naturel, il retourne au galop vers J.-J. R. Or, « la pauvre âme tendre devient folle par excès de sentiment »<sup>4</sup>.

À 22 ans, il prend alors une très grande décision : « *Dérousseautiser* mon jugement en lisant Destutt [de Tracy], Tacite, Prévost de Genève, Lancelin »<sup>5</sup>. Les philosophes Idéologues, Destutt en tête, mais aussi Helvétius, vont l'aider à dépecer l'anatomie de l'âme humaine, lutter contre soi-même et le J.-J. R. tapi en lui : brider ses sentiments, son imagination, éliminer par la raison, la LO-GIQUE<sup>6</sup>, l'influence du sentir sur le juger.

L'entreprise de dérousseauisation devrait permettre à H. B. d'amoindrir la souffrance, mais aussi d'éviter les *fiascos* amoureux, et qui sait, se faire aimer, puisque qui sait se fait aimer : « Dès que j'aurai corrigé mon caractère mélancolique par mauvaise habitude et par engouement de Rousseau, j'en aurai, j'espère, un très aimable : la gaieté de meilleur goût sur un fond très tendre. M'aimeras-tu alors Mélanie ? »<sup>7</sup>

Forger une âme froide par dessus son âme tendre — il ne faut que larmoient au-dehors les émois de son moi. H. B. l'enseigne à sa sœurlette : « Apprends à être hypocrite. [...] rappelle-toi Rousseau : faute de cela, il est mort *enragé* »<sup>8</sup>. Dans son journal il écrira cette devise : « *Cache ta vie* »<sup>9</sup>. Mais avant lui, J.-J. R. avait pris acte de la corruption inéluctable des rapports entre humains, et en avait conclu de même dans *Narcisse* : « il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes »<sup>10</sup>.

### III Beylisme vs Rousseauisme

H. B. a 29 ans. Le 14 septembre 1812, il pénètre Moscou avec Napoléon : les Français se préparent à piller. Mais la ville est incendiée le lendemain, suivant les ordres de son gouverneur, le comte Rostopchine, père de la future comtesse de Ségur. Le poète bout et la ville brûle : H. B. admire « le plus bel incendie du monde », « un grand spectacle ».

Il écrit à son ami Félix Faure qu'une fièvre « agréable » lui a à peine offert 8 jours de solitude : « Je lisais les *Confessions* de Rousseau il y a 8 jours. C'est uniquement faute de deux ou trois principes de *beylisme* qu'il a eu tant de malheurs. »<sup>11</sup> Pour la première fois, H. B. définit sa doctrine personnelle au mot issu du patronyme — et il la définit contre le pauvre J.-J. R. Le beylisme, aboutissement de la dérousseauisation ?

Inspiré en partie par les philosophes rationalistes, empiristes, sensualistes, prolongés par les Idéologues Destutt de Tracy et Cabanis, le beylisme paraît prolonger son programme de 1804. La voie royale menant au bonheur est pavée d'analyse des faits, d'application de la LO-GIQUE, de réduction de l'univers à une mécanique.

Si le beylisme est aussi une affaire de style, H. B. reproche à J.-J. R. de boursouffler son écriture, exagérer son *vibrato* sentimental, qui flatte et leurre les penchants de qui la lit. Lui-même en est ému contre son gré, mais pour contrer ces dangereux épanchements il lui préfère avec malice un modèle autre et raisonnable : le Code civil.

### IV Échec de la Dérousseauisation

À 48 ans, H. B. initie un roman : *Le Lac de Genève*. Mystificateur par ludique habitude, il signe cette « œuvre posthume » François Guillaume Ducray-Duminil, romancier à succès décédé 12 ans plus tôt. Ces 5 pages, très vite abandonnées, sont un échantillon de « beylisme tardif » qui contraste avec le masque cynique du premier, et où revient à la surface de la page le J.-J. R. intérieur.

L'action/méditation de ce roman embryonnaire se situe 27 années avant son écriture : en 1804, l'An fondant la Campagne de H. B. contre son J.-J. R. S'y opposent deux jeunes spécimens d'animaux hominidés : Thélinge, 19 ans, commerçant ou banquier, à l'âme de procureur ; et le poète narrateur de 18 ans, peut-être H. B. laissant chanter son J.-J. R., plus qu'ému d'admirer la nature et les lieux de *l'Héloïse*. « Le lac de Genève : quel mot pour un cœur de 18 ans ! Les rochers de Meilleray, J.-J. Rousseau, Vevey, *La Nouvelle Héloïse* ! »<sup>12</sup> Le devin stendhalien prophétise un destin pour chacun : le premier réussira, s'enrichira, aigri et colérique ; l'autre sera inadapté, raté social, dupé par la légion des affairistes, heureux mélancolique. En somme, et si les comptes sont bien faits : le premier sera dernier, et le dernier sera premier. Mais qui est tel ? et qui tel autre ? Il faut choisir, et H. B. dans sa *Vie de Henry* prend parti : pour l'homme sans quantité, l'amour, les arts, la rêverie — contre les grincheux tenants du rendement.

Quelques mois avant sa mort, H. B. confesse enfin : « c'est égal, je resterai toujours amoureux d'un beau lac ». H. B. chasse le naturel, J.-J. R. revient au galop. La dérousseauisation aurait-elle échoué ?

<sup>1</sup> Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, manuscrit autographe, Bibliothèque municipale de Grenoble, R.300 Rés., f° 81r°.  
<sup>2</sup> Stendhal, Lettre à Pauline Beyle, Paris, 29 octobre — 16 novembre 1804, *Correspondance générale*, tome I, Paris, Champion, 1997, p. 221  
<sup>3</sup> « Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres, le blesse jusqu'au sang. Tel encore j'étais en 1799, tel je suis encore en 1836, mais j'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible au vulgaire ». Stendhal, *Vie de Henry Brulard*. Manuscrit autographe. Bibliothèque municipale de Grenoble, R.299 (3) Rés., f° 137.  
<sup>4</sup> Stendhal, *De l'Amour* (1822), Paris, Gallimard, 1980, p. 74.  
<sup>5</sup> Stendhal, manuscrit autographe, 21 novembre 1804. Bibliothèque municipale de Grenoble, R.5896(22) Rés., f° 89r°.  
<sup>6</sup> « Toute sa vie il fut dominé par son imagination, et ne fit rien que brusquement et d'enthousiasme. Cependant il se piquait de n'agir jamais que conformément à la raison. Il faut en tout se guider

par la LO-GIQUE », disait-il en mettant un intervalle entre la première syllabe et le reste du mot. » Prosper Mérimée, *H. B.*, Firmin-Didot, 1850.  
<sup>7</sup> Stendhal, manuscrit autographe, 10 avril 1805. Bibliothèque municipale de Grenoble, R.5896(22) Rés., f° 225v°.  
<sup>8</sup> Stendhal, Lettre à Pauline Beyle, Marseille, 6 février 1806, in *Correspondance générale*, tome I, op. cit., p. 469.  
<sup>9</sup> Stendhal, « Cache ta vie », 4 juillet 1814. Manuscrit autographe. Bibliothèque municipale de Grenoble, R.5896(11) Rés., f° 44v°.  
<sup>10</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Narcisse*, in *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1961, p. 968.  
<sup>11</sup> Stendhal, Lettre à Félix Faure, Moscou, 20 octobre 1812. Bibliothèque municipale de Grenoble, N.3609 Rés., f° 1.  
<sup>12</sup> Stendhal, *Le Lac de Genève*, manuscrit autographe, 1831. Bibliothèque municipale de Grenoble, R.5896(12) Rés., f° 36r°.

## LE LAC DE GENÈVE ROMAN DE MŒURS ET MORAL

Œuvre posthume de M. Ducray-Dumesnil  
[Stendhal]

Stendhal, *Le Lac de Genève*, 22 novembre 1831

### Personnages

M<sup>me</sup> de Cantall  
Céleste, sa fille  
Le duc de Belivière  
Rioci

C'était en 1804 ; la diligence dont j'occupais le cabriolet avec... parcourait assez lentement une longue montée, dans un bois. L'aspect de la vallée était joli, mais je ne la regardais pas ; je savais que du haut de la colline que nous montions je devais apercevoir le lac de Genève.

Le lac de Genève ; quel mot pour un cœur de dix-huit ans ! Les rochers de Meilleray, J.-J. Rousseau, Vevey, *La Nouvelle Héloïse* !

La pédanterie n'avait point sali les eaux du lac de Genève.

Enfin, j'aperçus ce lac immense du haut des collines de Changy ; il a vraiment l'air d'une mer ; on aperçoit le lac dans une longueur de douze lieues au moins. L'air était si pur que je voyais la fumée des cheminées de Lausanne à sept lieues de nous s'élever vers le ciel en colonnes ondoyantes et verticales.

— As-tu deux sous pour donner au postillon ?

Thélinge répétait ces mots avec humeur pour la troisième ou quatrième fois ; je lui donnais deux sous de six liards ce qui faisait trois sous.

— Tu m'as mis là dans une jolie position, rappela-t-il quand le postillon se fut éloigné. Veux-tu que je demande à un enfant de me rendre un sou ? D'ailleurs on est bien sûr de leur réponse : ils n'ont pas [de] monnaie.

L'aigreur de Thélinge était profonde. Il ne finit pas de me gronder. Il avait dix-huit mois de plus que moi, c'était le jeune frère de la fameuse maison Félix Thélinge et Cie, la première de mon pays ; il parla longtemps. J'étais ravi de voir mon lac et profondément ennuyé d'être avec lui. Lui, de son côté, croyait que je jouais la comédie en ayant tant de plaisir, ou essayait de le croire. Car Thélinge avait bien autrement l'usage du monde que moi. Je n'ai jamais su cacher le bonheur ou l'ennui ; à dix-huit ans je devais être transparent pour une âme de procureur surtout comme était Thélinge. Aujourd'hui il a quatorze cent mille francs de bien et la croix ; moi j'ai quatorze cent cinquante francs de demisolde, j'ai fait quatorze campagnes et je n'ai pas la croix. C'est égal je ne changerais point. On dit que Thélinge est triste et morose. Il ne trouve personne digne d'épouser sa fille unique. Moi, je suis toujours le même ravi de l'aspect d'un beau lac, d'un joli bal. Que dirai-je de la musique !

Je disais en 1804, et je devais être bien plaisant aux yeux d'un philosophe, d'autant plus que je mentais quelquefois pour arrondir ma phrase. En décrivant un beau pays qui réellement m'avait fait grand plaisir, je ne me faisais pas faute d'un beau nuage *couleur d'or*, s'il m'en fallait un pour terminer ma phrase ou ma perspective. Ce n'est pas impunément que l'on a remporté un premier prix de rhétorique. Je l'avouerai, c'est encore avec délices que je mens quelquefois. Je suis poète alors et un poète qui improvise. Mais l'honneur souffre de ce plaisir et je tâche de mentir le moins possible. Je ne mens jamais qu'en...

## LA PREMIÈRE GRÈVE AU MONDE ORGANISÉE PAR ÉMILE SUR UN CHANTIER D'ALGER

Jean-Jacques Rousseau,

*Émile et Sophie, ou Les solitaires, 1780 [posthume]*

Nous primes le tem[p]s du repas où nous étions plus rassemblés et moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avais là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffir[e] à quinze jours encore du travail dont on me surcharge, et je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, et je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie, et de tous les traitements que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très-peu de tem[p]s et sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inspecteur et éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoiqu'accélééré ne saurait être empiré. Cette ressource serait tardive et nulle quand mon corps épuisé ne serait plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auraient rien à gagner, en m'achevant ils ne feraient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, et veut à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet et rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui et moi, nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, et nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple et simplement prononcé fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux et qu'ils feraient comme moi. Les autres ne dirent mot et tout resta calme. Le chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence, leur nombre était grand, il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits et de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre avilissement, et leur ardeur par l'espoir de la vengeance: enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'âme qui sait braver les tourmen[t]s et qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, et tous jurèrent de nous imiter et d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns et les autres, inutilement toutefois quant à nous deux et à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arrachèrent pas même un seul cri. [...] Bientôt la révolte devint si générale que le maître, attiré par le bruit et les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser et pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchait à se faire craindre par le trouble qu'il voulait exciter. Le maître me regarda et me dit: C'est donc toi qui débauches mes esclaves? tu viens d'entendre l'accusation; si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de sa ruine; dans un moment où tout maître européen, touché jusqu'au vif par son intérêt, eût commencé, sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmen[t]s. Patron, lui dis-je, en langue franque, tu ne peux nous haïr; tu ne nous connais pas même; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer pour ton service, puisque le sort nous y condamne; mais en les excédant ton esclave nous les ôte et va te ruiner par notre perte.

## ROUSSEAU ET LES INDÉPENDANTISTES ALGÉRIENS

Pascale Pellerin

Si la réception des écrivains des Lumières et de Rousseau a été peu étudiée en ce qui concerne l'Algérie, cela tient à la situation complexe de ce pays qui fut l'une des rares colonies de peuplement directement rattachées à la métropole avec le découpage du territoire algérien en trois départements: Alger, Oran et Constantine. La colonisation brutale de l'Algérie, accompagnée de massacres de masses, a provoqué un refus de la culture française, celle de l'envahisseur.

Pourtant, Rousseau est présent dans l'Algérie coloniale chez un nationaliste comme Messali Hadj ou chez Kateb Yacine. Dès les années vingt, Messali pose très rapidement la question de l'indépendance algérienne. Le citoyen de Genève est présent dans ses *Mémoires* qui évoquent les *Confessions*. C'est l'école qui a fait découvrir Rousseau à Kateb Yacine. Si le nom de l'auteur du *Contrat social* n'est guère évoqué durant la guerre d'indépendance, on s'y réfère lors des débats autour de la Constituante de 1963. Ces réflexions touchent directement à la problématique des liens entre Orient et Occident puisque Kateb Yacine disait à propos de la langue française qu'elle était un «butin de guerre»<sup>1</sup>. Pour certains colonisés, les idéaux véhiculés par les Lumières et la Révolution française sont devenus des instruments de lutte contre la présence et la prégnance du colonisateur.

<sup>1</sup> Benamar Mediene, *Kateb Yacine: Le cœur entre les dents*, Robert Laffont, 2006, p. 144.



Messali Hadj

## MESSALI HADJ

P.P.

Né en 1898 à Tlemcen, une ville de l'ouest algérien, Messali Hadj est un descendant de Koulouglis, c'est-à-dire de Turcs qui avaient épousé des femmes indigènes et qui ont eu un statut particulier en Algérie, durant la régence ottomane. Avec la conquête de l'Algérie, la famille de Messali fut déclassée socialement. Obligé de travailler dès neuf ans puis séparé des siens, Messali, mis en apprentissage, sent très tôt l'injustice qui lui est faite, à lui-même puis à son pays.

En avril 1918, incorporé dans l'armée française, Messali part à Bordeaux où il s'inscrit à l'Université. Après un retour en Algérie, il repart pour Paris en 1922 après la mort de sa mère. C'est dans la capitale française que débute sa carrière politique et militante. Il prend très tôt contact avec le parti communiste et adhère à l'Étoile Nord-Africaine dont il devient le secrétaire général en 1926. Il devient dès lors un militant infatigable

de la cause algérienne, revendiquant l'indépendance de son pays. Il mène une vie rude, austère, vivant de petits travaux et de quelques subsides que lui donne le parti communiste qui ne va pas tarder à prendre ses distances avec lui, puis à le lâcher après le congrès de la Troisième Internationale de Bruxelles en 1927. En 1929, les autorités françaises décident de la dissolution de l'Étoile Nord-Africaine. La même année, Messali Hadj quitte le parti communiste. Il refuse de se plier au diktat du parti en voie de stalinisation. Ce qui marque la vie de Messali Hadj et son combat quotidien, c'est, comme l'écrit Benjamin Stora, l'histoire d'un homme en «insurrection permanente contre la servitude, peu enclin à une docilité d'appareil»<sup>1</sup>. Messali va lutter contre toutes les hypocrisies et les lâchetés de son époque, celle du pouvoir colonial, celle des Oulémas, l'association des réformistes religieux qui demandent une amélioration du statut des colonisés, et celle du parti communiste qui le trahit. Jamais il n'abdiquera la cause qu'il défend. La ferveur de son combat qu'il mène en homme souvent isolé, traqué, n'est pas sans rappeler l'existence de Rousseau, particulièrement après la publication de *l'Émile* et du *Contrat social*. Le destin de Messali Hadj sera tragique.

Après l'interdiction de l'Étoile Nord-Africaine et sa rupture avec le parti communiste, Messali Hadj fonde en octobre 1930 une revue, *El Ouma* (La Nation). C'est à cette époque qu'il découvre l'œuvre de Rousseau. Il évoque alors la religion comme ferment puissant de résistance au colonialisme et exprime des idées fortes et des formules qui rappellent la philosophie politique de Rousseau. Dès les premiers numéros, on retrouve des accents rousseauistes — ainsi, dans le premier numéro d'octobre 1930: «Nos frères doivent s'organiser pour arracher par la force des droits sociaux et secouer le joug de l'esclavage»<sup>2</sup>. En janvier 1934, il paraphrase Rousseau et les premières lignes du *Contrat social*: «Si l'homme est né libre, il doit se gouverner, si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner». C'est aussi durant cette période qu'il utilise la religion à des fins politiques. Messali Hadj était un musulman formé à l'école de la Confrérie des Derkaouas; le retour à l'Islam dans la vie de la société algérienne et l'influence indéniable des Oulémas, les réformistes algériens, font prendre conscience à Messali Hadj de la nécessité d'un discours s'appuyant sur l'Islam pour revendiquer l'indépendance de l'Algérie. Pour Messali, l'Islam constitue tout d'abord une défense et une reconquête de l'identité nationale détruite par la conquête puis la colonisation. Mais cette religion était dépourvue de tout fanatisme et de toute xénophobie. Messali Hadj ne se réfère pas à Rousseau dans sa vision de l'Islam, mais il y a chez lui une conception défensive, nationaliste et étatique de la fonction religieuse. On retrouve le même discours en 1959: «Il y a plus de trente ans, je disais à mes compatriotes: vous êtes capables d'obéir dans le domaine religieux à de nombreux préceptes, alors faites-en autant dans le domaine national. Prouvez-le, montrez-le lorsque le Mouvement national vous appelle à vous discipliner, à vous organiser, à vous libérer. Cela aussi c'est la religion»<sup>3</sup>. Messali Hadj ne fait pas de distinction entre l'obéissance aux lois civiles et religieuses. Et on n'est pas très éloigné de la conception de la religion civile de Rousseau exposée au dernier chapitre du *Contrat social*, puisque Messali Hadj fait de l'obéissance au mouvement national une religion. Il y a chez lui une sorte de foi civile auquel le patriote doit se soumettre pour la libération de son pays. Rousseau, de son côté, considère que «tout ce qui rompt l'unité sociale ne vaut rien»<sup>4</sup>. Il rend hommage à la sagesse de Mahomet qui établit un lien puissant entre le culte et le corps de l'État: «Mahomet eut des vues très saines, il lia bien son système politique, et tant que la forme de son gouvernement subsista sous les califes ses successeurs, ce gouvernement fut exactement un, et bon en cela»<sup>5</sup>.

Contre vents et marées, Messali Hadj poursuit la lutte. Il rencontre quelques intellectuels anticolonialistes comme Daniel Guérin qui le soutient, mais il est arrêté à l'automne 1934 et incarcéré à la prison de la Santé. Ce séjour en prison sera suivi de bien d'autres beaucoup plus éprouvants. Libéré en mai 1935, il reprend le combat et apporte, à la demande du parti communiste, son soutien au Front populaire. Mais suite à un violent réquisitoire contre le colonialisme français prononcé lors d'un meeting en août 1935, la répression s'abat à nouveau et Messali se réfugie à Genève pour échapper à l'arrestation. C'est durant son séjour genevois qu'il évoque l'œuvre de Rousseau et l'influence qu'elle a exercé sur son existence:

«Pendant toute cette période d'attente, je me suis senti un peu énervé. Je ne pouvais ni lire, ni écrire, ni même suivre facilement une conversation et y participer. Aussi, je sortais et je prenais le large, en général en direction du Lac Léman et du Parc des Eaux-Vives. Un jour, j'ai eu envie d'aller jusqu'à l'île de Jean-Jacques Rousseau, qui était à cinq minutes de l'endroit où je me

trouvais. J'ai fait deux ou trois fois le tour de cette petite île, puis je me suis arrêté un instant pour contempler la statue de l'auteur du *Contrat social*. J'ai alors pensé aux *Confessions*, dans lesquelles Rousseau a raconté sa vie entière, jusqu'aux menus détails. Il y avait cinq ans que j'avais lu cet ouvrage, en même temps que d'autres livres du penseur franco-suisse. Son œuvre m'a marqué jusqu'à aujourd'hui: son exemple m'a encouragé à écrire mes *Mémoires*, après avoir été longtemps indécis. À l'époque, il m'avait éclairé sur les problèmes de la liberté, de la démocratie, de la justice. Ne peut-on pas dire, en exagérant à peine, que Jean-Jacques Rousseau a été le père de la Révolution française? Ou du moins celui qui l'a annoncée? À vrai dire, même si cela peut sembler étrange, j'en étais justement à me demander si je n'étais pas sur une voie révolutionnaire depuis plusieurs années. Je laisse aux Algériens, et à tous les penseurs le soin d'en juger»<sup>6</sup>.

Cet épisode relaté dans ses *Mémoires* se situe en juin 1936, juste avant le retour de Messali en France et la naissance de ce qu'on a appelé le messalisme. Il est donc central dans la formation intellectuelle de Messali Hadj. Il a découvert l'œuvre de Rousseau en 1930, l'année où il commence la rédaction d'un mémoire destiné à la Société des Nations à l'occasion du centenaire de la conquête de l'Algérie.

En 1936, Messali Hadj s'oppose fermement au projet Blum-Violette. Violette avait été en 1924 gouverneur général de l'Algérie. Avec Blum, il conçoit un projet d'assimilation qui accorde la citoyenneté algérienne à 20 000 indigènes en Algérie. Messali rejette catégoriquement ce projet car il y voit «un nouvel instrument du colonialisme appelé selon les méthodes habituelles de la France, à diviser le peuple algérien, en séparant l'élite de la masse»<sup>7</sup>. Au projet Violette, il oppose l'indivisibilité du peuple algérien. Il écrit dans *El Ouma* de janvier 1937: «L'Étoile-Nord-Africaine est contre le projet Violette, parce qu'elle voit un grand danger en lui. Le peuple algérien est indivisible et ne doit pas se laisser diviser par fractions de 20 000... [ce projet] est un instrument de division et de discorde entre les habitants du pays»<sup>8</sup>. Cette pensée s'inspire indirectement de celle de l'auteur du *Contrat social* sur l'indivisibilité de la souveraineté au chapitre II du livre II: «Par là même que la souveraineté est inaliénable, elle est indivisible»<sup>9</sup>. Messali Hadj qui n'est pas un spécialiste de droit politique, n'établit pas de distinction entre puissance législative et puissance exécutive; mais on perçoit néanmoins dans son vocabulaire des emprunts non seulement à Rousseau mais aux constitutions de la Révolution française. Celle de 1791 proclamait que le royaume est un et indivisible. En 1793, le royaume est remplacé par la république qui est déclarée «une et indivisible». Pour Messali Hadj, la conquête coloniale a usurpé la souveraineté du peuple algérien, question qui ne peut se poser en ces termes puisqu'en 1830, Alger était sous la dépendance de l'empire ottoman, quoique bénéficiant d'une autonomie très large, incomparable avec l'occupation française.

Après un bref séjour en Algérie, Messali rentre à Paris pour voir son organisation dissoute en janvier 1937. Il fonde alors le PPA, Parti du peuple algérien. Il est arrêté un mois plus tard. Durant la guerre, il est transféré au bagne de Lambèze, lieu de déportation pour les Communards. Il connaît par la suite, pendant vingt-deux ans, de nombreux lieux d'internement (Niort, Angoulême, Belle-Île-en-Mer) avant d'être libéré en 1959. Il avait fondé durant ses brefs instants de liberté, le MTLD, le Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques avant de fonder le MNA, Mouvement national algérien, mouvement qui s'opposera au FLN et qui disparaîtra. Messali Hadj qui avait lutté toute sa vie pour l'indépendance de l'Algérie vivra dans l'isolement tragique la libération du pays qu'il avait si ardemment réclamée. Aux yeux de certains indépendantistes, il sera l'image du traître par excellence, de surcroît mégalo-mane. On accusa Messali Hadj de culte de la personnalité et de complicité avec l'armée française pour briser la résistance algérienne. C'est un véritable complot qui se forma contre lui. C'est aussi pour se justifier de toutes ces accusations qu'il rédigea ses *Mémoires* à partir de 1970, jusqu'à l'apparition des premiers symptômes d'un cancer qui devait l'emporter en 1974. L'exemple de Rousseau l'a encouragé à écrire ses *Mémoires*. Il est d'ailleurs remarquable que Messali Hadj rapproche les *Confessions* du *Contrat social*, sans distinguer le texte autobiographique du reste de l'œuvre, en particulier, les textes politiques. Ce qui fait écho aux analyses de Philippe Lejeune dans son essai le *Pacte autobiographique* lorsqu'il rapproche le livre I des *Confessions* de l'*Émile* et des deux Discours<sup>10</sup>.

1 Stora, op. cit., p. 72.

2 Ibid, p. 82.

3 Ibid, p. 112.

4 Rousseau, O. C., III, p. 464.

5 Rousseau, O. C., III, p. 463.

6 Messali Hadj, *Mémoires*,

Préface de Ben Bella, JC Lattès,

1982, p. 213.

7 Stora, op. cit., p. 144.

8 Ibid, p. 158.

9 Rousseau, O. C., III, p. 369.

10 Philippe Lejeune, *Le pacte*

*autobiographique*, Seuil, 1975,

p. 87-163.

## FERHAT ABBAS

P.P.

Si Messali Hadj est l'un des principaux nationalistes algériens à avoir subi l'influence de Rousseau, il n'est pas le seul. Dès 1931, Ferhat Abbas, dans le *Jeune Algérien*, rend hommage aux écrivains français du XVIII<sup>e</sup> siècle: «L'Algérien français croit en la France, celle des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, celle des principes de 1789, celle des Français qui ont été du côté des indigènes, et que les intellectuels musulmans ne songent nullement à poignarder»<sup>1</sup>. Le 16 août 1946, l'hebdomadaire *Égalité des Hommes* auquel collabore Ferhat Abbas publie un long article sur «La Constitution algérienne à travers le *Contrat social*» avec un sous-titre très éloquent: «La colonisation nie le *Contrat social*». En effet, la colonisation est fondée sur le droit de conquête qui est «un monstre juridique puisqu'il est le résultat de la force et que la force ne saurait fonder le droit.» Dans la même veine que Messali Hadj dénonçant le projet Blum-Violette, l'auteur de l'article s'en prend à l'ordonnance du 7 mars 1944 qui octroyait la nationalité française à certaines catégories de Français musulmans d'Algérie et se réclame de Rousseau, en proclamant cette «ordonnance du 7 mars contre Rousseau»: «N'accorder le droit de vote qu'à une partie du corps social, c'est exclure les autres membres du pacte, c'est en faire des «hors la loi» au sens strict du terme. Rousseau aurait frémé d'une telle conception de la citoyenneté. C'est une réédition aggravante de la fameuse distinction entre citoyens actifs et citoyens passifs imaginée par les Constituants de 1791, indignes disciples de Rousseau». L'auteur de l'article, annonçant la fin de la colonisation, souhaite vivement que la pensée de Rousseau nourrisse le premier texte de la constitution algérienne.

1 Voir Benjamin Stora, «L'effet 89 dans les milieux immigrés algériens en France (1920-1960)», *Revue du monde musulman*

et de la Méditerranée, 1989, n° 52-53, p. 229-240, p. 233.

## KATEB YACINE

P.P.

Un peu plus tard, Kateb Yacine exprime aussi sa dette envers l'auteur du *Contrat social* qui lui a été enseigné à l'école. Dans une interview du 4 avril 1958 publiée dans *Témoignage Chrétien* sous le titre «Notre rencontre avec votre peuple n'a pas été vaine», Kateb Yacine évoque sa lecture de Rousseau: «Pourtant les Algériens ont voulu jouer le jeu. Vos maîtres m'ont fait lire Rousseau, la Révolution française et je vous promets bien dans nos jeunes cervelles les idées généreuses avaient une place de choix. Nous les prenions très au sérieux. C'est en 1945, à Sétif, que mon vague humanitarisme fut affronté pour la première fois au plus atroce des spectacles. J'avais 16 ans. [...] C'est ce démenti à tout ce qu'on nous avait enseigné qui me dessilla les yeux». Le 8 mai 1945, il est en troisième, et il est arrêté alors qu'il participe aux manifestations pour l'indépendance. C'est un choc décisif et le début d'un long parcours d'errance et d'écriture en solidarité avec les opprimés. Comme l'explique très judicieusement Benjamin Stora, entre 1950 et 1960, il y eut en Algérie l'affrontement de deux nationalismes, l'un oppresseur, l'autre libérateur. Après les massacres dans le Constantinois, la revendication de l'indépendance devient primordiale, y compris chez un Ferhat Abbas. Kateb Yacine a fréquenté, dès sept ans sur décision de son père, l'école française, signe d'appartenance à la minorité indigène privilégiée. Il évoque son enfance heureuse et vagabonde, la fascination qu'il éprouve pour son institutrice française, l'admiration pour son père et sa relation fusionnelle à sa mère. Kateb Yacine vit une existence d'exilé dont la première manifestation est l'exil à l'intérieur de sa propre langue, celle de sa mère. Il est, à l'instar de Rousseau, entouré de femmes et très influencé par la culture gréco-latine<sup>1</sup>. Kateb Yacine s'intéressait de près aux figures de la Révolution française, à Saint-Just et surtout à Robespierre. En 1984, il écrit une pièce intitulée *Le Bourgeois sans-culotte ou le Spectre du parc Monceau*, créée au festival d'Avignon en 1988 à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française. Il admire Robespierre mais critique néanmoins son manque de courage à propos des colonies et sa position à l'égard des femmes.

1 Oumar Sankhare, «La Culture gréco-latine de Kateb Yacine», *Kateb Yacine un intellectuel*

dans la révolution algérienne, L'Harmattan, 2002, p. 131-137.

## CONSTITUANTE ALGÉRIENNE

P.P.

On retrouve Rousseau en 1963 lors des débats autour de la Constituante algérienne. Le *Journal de Genève* du 8 septembre 1963 commente assez longuement ces débats. Pour déplorer, dans un premier temps, que la Constituante ait refusé l'abolition de la peine de mort. Pour souligner, ensuite, que les références à Rousseau et à Montesquieu n'aient pas été prises en compte: «Il fut beaucoup question de Jean-Jacques Rousseau et de Montesquieu, au cours de cet interminable débat qui se prolongea près d'une semaine. Les adversaires du projet invoquèrent plusieurs écrits des deux philosophes, afin de démontrer que le régime prévu par la Constitution algérienne n'était pas conforme aux lois de la démocratie. Ce à quoi les défenseurs du texte répondirent que Montesquieu et Rousseau étaient de «vieilles lunes», que sans doute leurs œuvres étaient révolutionnaires il y a deux siècles, mais qu'elles étaient «dépassées» depuis longtemps». Ce refus de la philosophie occidentale et des Lumières situe les choix à venir du gouvernement algérien. L'instauration du parti unique en Algérie, au nom de l'unité du peuple allait totalement à l'encontre de la pensée politique de Rousseau qui focalise néanmoins les refus des démocrates algériens de 1963.

## LE PRÉCURSEUR DU SOCIALISME MODERNE

Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*, 1847

Cependant, une voix s'était élevée, si mâle et si forte, qu'elle couvrit tout le bruit du XVIII<sup>e</sup> siècle. On avait vu, soudain, se mettre en travers du mouvement qui emportait la société, un homme, un seul homme: et c'était un pauvre enfant de Genève, qui avait été un vagabond, qui avait été un mendiant et un laquais! Immortel et infortuné Jean-Jacques! Lorsque après avoir erré de village en village, oubliant sa misère dans ses rêveries, il arrivait à la porte de madame de Warens, et tremblait, sans se l'avouer, de ne pas obtenir le morceau de pain promis et attendu, qui lui aurait dit qu'un jour il posséderait, la plume à la main, cette impétueuse éloquence de la tribune aux harangues dont s'enivrent les multitudes; qu'un jour il aurait la gloire de rendre Voltaire jaloux; qu'il forcerait son époque à hésiter, un instant du moins, entre lui et tant de philosophes renommés; que ses livres seraient plus tard le catéchisme où de tranquilles tribuns puiseraient la force de faire naître et de dominer l'agitation du monde?

\*

Le trouble et l'étonnement furent extrêmes dans la république des lettres: c'est ce que Rousseau avait espéré. Au fond, l'anathème dont il frappait les sciences et les arts ne pouvait être, dans son intention, qu'une tactique audacieuse et éclatante. Il redoubla dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. Alors, les esprits s'agitèrent autour de ces paradoxes inattendus; les philosophes sentirent bien qu'on les venait provoquer jusque dans le centre de leur empire, et ils se préparèrent à accabler Rousseau de leur vengeance. La guerre était déclarée; et Jean-Jacques la soutint en opposant à la philosophie de l'individualisme, la philosophie de l'unité. Il devait être le précurseur du socialisme moderne: ce fut son malheur et sa gloire.

\*

Voilà le BON PRÊTRE, voilà Jean-Jacques. Sa mission, dans une société qui allait se décomposant, fut d'opposer au culte exagéré de la raison, qui détruit les groupes, le culte du sentiment, qui les forme et les conserve.

Et de toutes les notions dont se composa la foi de Rousseau, pas une qui ne rentre dans cette majestueuse et poétique doctrine de l'unité, de la fraternité.

S'il crut, par exemple, à l'existence de Dieu, ce ne fut pas, ainsi que Voltaire, par le désir d'expliquer plus logiquement la création, mais par le besoin de réserver un protecteur aux faibles et aux opprimés, protecteur par qui tôt ou tard serait rétablie la balance et dont la justice était une garantie contre l'éternité de l'oppression.

\*

Aussi, son existence fut-elle remplie par la douleur et condamnée à ce genre de tourment qui fit, de sa folie, la continuation de la folie de Pascal! Tantôt réfugié à l'Ermitage, tantôt proscrit par la France et Genève, ses deux patries, tantôt errant à travers la bruyante solitude de Paris, où, sous le costume d'Arménien, il passait connu et respecté, mais tout entier à ses déifiantes tristesses, Rousseau ne put que se traîner languissamment et mourir, jour par jour, dans l'isolement de sa gloire. Traité d'impie au parlement, et raillé par l'incrédulité philosophique, décrété de prise de corps par la grand' chambre, censuré par la Sorbonne, dénoncé par l'archevêque de Paris, qu'il accabla de sa terrible *Réponse*; en butte aux injures multipliées de Voltaire dont il se vengea en souscrivant pour sa statue, inconsolable de l'amitié de Diderot perdue et, peut-être, calomniée dans les *Confessions*, Jean-Jacques connut tous les maux, lui qui avait, pour en éprouver l'amertume, une sensibilité rare et un orgueil démesuré. Donc, s'il fut quelque fois coupable, s'il devint injuste à force d'injustices souffertes ou redoutées..., relisons ses œuvres impérissables, et qu'il soit absous par ses malheurs, qui sont la sainteté de son génie.

## L'HOMME QUI APPELLE TOUT HOMME À L'ÉMANCIPATION

Pierre Leroux, *Solidarité-Triade-Circulus*, 1850

Voici donc toute la suite et le développement de l'idée qu'on appelle *souveraineté du peuple*.

D'abord il se trouve au Dix-Huitième Siècle un homme qui conçoit cette idée, et la pose. C'est Rousseau.

\*

Quelle est la gloire de Rousseau? Est-ce d'avoir préconisé ce principe qui a nom *liberté*, de l'avoir fait entrer profondément dans les esprits, dans les cœurs? Est-ce d'avoir, au nom de *la liberté*, poussé à la destruction de toutes les formes sociales? Oui, il a cette gloire; car c'en est une: il fallait bien détruire toutes les formes tyranniques du passé. Mais, comme je l'ai dit, il en a une autre.

Par son *Discours sur les sciences et les arts*, par son *Discours sur l'inégalité*, par son *Contrat Social* même, et en général par tous ses ouvrages, il grava dans l'esprit humain le terme *liberté*. Il fut en philosophie politique le Spartacus ou le Mazaniello du Dix-Huitième Siècle, l'homme qui appelle tout homme à l'émancipation, et qui sonne la charge contre les tyrans. Mais aussi il voulut fonder; mais son âme ne fut pas seulement accessible à la haine de la tyrannie; mais il ne haïssait tant les tyrans que parce qu'il aimait les hommes. Sa grande gloire fut donc de sortir, comme je l'ai déjà dit, de l'analyse et de commencer la synthèse.

Il commença cette synthèse, en soutenant, comme il l'a fait, que de *chacun* la souveraineté pouvait passer à *tous* d'une façon légitime. C'est ce qu'on appelle le principe de la *souveraineté du peuple*.

Ce principe se déduit du principe même de la *liberté* de chacun. Chacun est libre: donc point de gouvernement légitime, à moins qu'il ne résulte de la volonté de chacun. Donc *tous* sont membres du souverain. Donc la souveraineté est dans le peuple. Donc *égalité*.

Rousseau est, en effet, le docteur de *l'égalité* au Dix-Huitième Siècle. Tandis que les autres philosophes ne tiraient du principe de la *liberté* que l'égoïsme, il lui en déduisit *l'égalité*, qui donne droit à l'égoïsme de chacun, et par conséquent limite et détruit virtuellement l'égoïsme de chacun en proclamant et autorisant l'égoïsme de tous.

\*

Donc, enfin, loin d'arrêter et d'entraver le progrès nécessaire de la philosophie, votre devoir est d'y aider de toutes vos forces; et votre rôle principal consiste à savoir qu'isoler la politique proprement dite des questions sociales et des questions philosophiques, de l'économie politique, de la morale, de la science, de la métaphysique enfin, cette science des sciences, ce serait ressembler au jardinier ignorant, ou plutôt insensé, qui, pour faire croître une plante, la sécherait dans toutes ses racines, en l'isolant de la terre et de l'eau qui lui fournissent sa nourriture, sa sève, et sa vie.

## CELUI DONT SE RÉCLAMENT TOUS LES THÉORICIENS DE L'ANARCHIE

Maurice Barrès,

*Le Bi-centenaire de Jean-Jacques Rousseau*, 1912

À l'heure où nous sommes, avez-vous vraiment l'idée qu'il est utile et fécond d'exalter solennellement, au nom de l'État, l'homme qui a inventé le paradoxe détestable de mettre la société en dehors de la nature et de dresser l'individu contre la société au nom de la nature?

Ce n'est pas au moment où vous abattez comme des chiens ceux qui s'insurgent contre la société en lui disant qu'elle est injuste et mauvaise et qu'ils lui déclarent une guerre à mort, qu'il faut glorifier celui dont peuvent se réclamer, à juste titre, tous les théoriciens de l'anarchie. Entre Kropotkine ou Jean Grave et Rousseau, il n'y a rien, et ni Jean Grave, ni Kropotkine ne peuvent intellectuellement désavouer Garnier et Bonnot.

## BABEUF: ÉDUCATION ET RÉVOLUTION

(Saint-Quentin, France, 1760 † Vendôme, 1797)

Pascale Pellerin

D'origine modeste, mais cultivé grâce à son père qui lui offrit une honnête éducation, Babeuf, dès l'âge de 17 ans, trouve un emploi d'apprenti feudiste qui lui ouvre les yeux sur l'exploitation opérée par les bourgeois propriétaires et la noblesse sur les paysans. À partir de 1785, il entretient durant 3 ans une correspondance avec Dubois de Fosseux, le secrétaire de l'Académie d'Arras qui lui fournit quantité de brochures touchant à la réforme sociale, aux problèmes de l'agriculture, de la médecine ou de l'éducation. Babeuf y évoque Rousseau à plusieurs reprises, preuve qu'il est en train de découvrir l'œuvre du philosophe genevois. Dans une lettre du 27 novembre 1786, à propos d'écrits d'un certain M. de Tournon que lui avait fait parvenir Dubois de Fosseux, il évoque Rousseau: «Mais savez-vous que ce M. de Tournon est charmant avec ses promenades? Il paraît qu'il s'est parfaitement modelé sur Rousseau et qu'il a saisi on ne peut mieux, sa principale et première maxime en fait d'éducation morale: Instruire en amusant. Il semble encore s'être également pénétré des idées de ce Philosophe honnête homme, en présentant ses préceptes de la manière la plus claire, la plus simple et synonymement [sic] la plus intelligible que l'on puisse désirer à tous égards.» Comme en témoignent ses lettres à Dubois de Fosseux, Babeuf est passionné de pédagogie et c'est tout d'abord à l'auteur de *l'Émile* qu'il s'intéresse.

Le 13 décembre 1786, il demande à Dubois de Fosseux des conseils sur l'éducation de Sophie, sa fille aînée et son avis sur *l'Émile*: «Les dispositions que j'aperçois dans ma fille aînée [...] me porteraient, dès à présent, à ouvrir mes séances, si les avis du citoyen de Genève n'avaient pour moi tant de poids. Il me dit qu'avant la minutie de la lecture et de l'écriture, il y a mille choses plus intéressantes que les enfants doivent savoir; que l'on ne doit point s'empresser de charger leur mémoire de mots; [...] et que, par suite de ce système il est plus que sûr que son *Émile* [...] n'en deviendra pas moins un homme instruit de tout ce qu'il importe de savoir. Toutes ces choses sont appuyées de raison si plausibles qu'il est pour moi de toute impossibilité que je m'y refuse. Daignez, Monsieur, me donner votre sentiment sur l'étenue de ma confiance en J.-J.» La réponse de Dubois de Fosseux contredit les positions de Rousseau et conseille à Babeuf de ne pas suivre «le rêveur J.-J. [car] les enfants qui apprennent à lire tard l'apprennent beaucoup plus difficilement et ne le savent jamais parfaitement.» Babeuf se range à l'avis de son correspondant, car, contrairement à Rousseau, il accorde une très grande importance à l'instruction.

Malgré ses divergences avec le citoyen de Genève, Babeuf s'y réfère sans cesse. Il se porta même candidat auprès de la commune d'Émile (Montmorency) pour remplir «l'honorable fonction d'instituteur de morale». Son arrestation fit échouer le projet. C'est à travers son fils, Émile, que Babeuf veut réaliser le lien entre éducation et révolution. De sa prison, il tente de donner une saine éducation à son fils aîné. Il l'exhorte à la vertu et à l'héroïsme. Babeuf a la fibre paternelle. Sans ressources durant la Révolution puisqu'elle lui fait perdre son emploi de feudiste, il est très préoccupé par le sort de son épouse et de ses enfants. En germinal an II, dans une lettre assez émouvante à Sylvain Maréchal, futur membre de la conjuration des Égoux, il exprime sa douleur devant l'indigence des siens et il compare sa situation à celle de Rousseau abandonnant ses enfants faute de pouvoir subvenir à leurs besoins: «Rousseau, trop sensible Rousseau, l'idée de te trouver un jour dans l'impuissance de pourvoir aux besoins de tes enfants te brisait le cœur; tu ne pus la supporter, et tu les abandonnas dès leur naissance aux soins du Gouvernement; cet abandon, je le conçois: tu ne les connaissais pas; mais dis-moi, les eusses-tu délaissés à cet âge où les premiers mouvements de leur âme les rendent si intéressants? Ô mon fils de sept ans, copie si fidèle du bon, de l'innocent Émile?» Face au grand homme qu'il vénère et dont il explique la conduite, Babeuf cherche à justifier sa propre position à l'égard de ses enfants auxquels il ne peut renoncer malgré sa pauvreté.

L'existence de Rousseau reste pour lui un modèle auquel il se réfère bien souvent même s'il ne cache pas ses divergences avec le philosophe. Dans ses réflexions

sur l'agriculture et l'industrie, Babeuf déplore à la fois l'archaïsme des modes de production, la précarité des outils de travail et la lenteur à divulguer les nouvelles techniques. Il est là plus proche des encyclopédistes que du citoyen de Genève.

Dubois de Fosseux qui lui donne l'occasion de critiquer les positions sociales de Rousseau. Le secrétaire de l'Académie d'Arras lui fait découvrir le texte d'un certain Collignon, intitulé *L'avant coureur du changement du monde entier par l'aisance, la bonne éducation et la prospérité de tous les hommes*, etc. Babeuf se passionne pour ce nouveau réformateur qu'il compare à Rousseau dans une lettre du 8 juillet 1787 à Dubois de Fosseux, il opte pour Collignon contre le grand homme: «Il me semble que notre Réformateur fait plus que le citoyen de Genève, que j'ai ouï traiter quelquefois de rêveur. Il rêvait bien à la vérité mais notre homme rêve mieux. Comme lui il prétend que les hommes étant également égaux, ils ne doivent posséder rien de particulier. [...] Mais loin de nous renvoyer, comme M. R., pour exister ainsi, au milieu des bois, nous rassasier sous un chêne, nous désaltérer au premier ruisseau... [...] notre réformateur nous fait quatre bons repas par jour, nous habille très élégamment et donne, à chacun de nous autres pères de famille, de charmantes maisons de mille louis.» Cet échange avec Dubois de Fosseux révèle l'intérêt profond de Babeuf pour Rousseau.

Le révolutionnaire construit un dialogue constant non seulement avec les textes de l'écrivain mais plus encore avec l'image de l'homme. Babeuf a donné à sa fille aînée le prénom de Sophie morte en 1788 et en l'an II, il baptise son fils Robert pour l'appeler Émile. Il est imprégné par la vie et la figure de Rousseau. Il se compare à lui en parlant de son «air gêné et sauvage, que Rousseau déclarait n'avoir jamais su vaincre».

Babeuf a également été très influencé par les réflexions de Rousseau sur la propriété privée. Dans le numéro 35 de son journal le *Tribun du peuple*, il dénonce inlassablement les origines de l'inégalité sociale en reprenant les analyses de Rousseau dans le deuxième *Discours* sur la formation de la société civile «et des lois, qui donnèrent de nouvelles entraves au faible et de nouvelles forces au riche, détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la loi de la propriété et de l'inégalité, d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, et pour le profit de quelques ambitieux assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude et à la misère.» On lit chez Babeuf que «le dépouillement de la multitude n'a pu être opéré que par le résultat combiné des lois institutives [...] qui ne forment qu'un affreux code de brigandage». Un peu plus loin, il cite encore Rousseau: «Pour que l'état social soit perfectionné, il faut que chacun ait assez, et qu'aucun n'ait trop. Ce court passage est, à mon sens, l'élixir du contrat social».

Lors de son procès qui s'ouvre à Vendôme le 2 ventôse an V, Babeuf menacé d'une condamnation à mort, se réclame de Rousseau pour essayer de sauver sa tête. Dans les documents qui ont été saisis par la justice, qui veut démontrer qu'ils contiennent la preuve d'une conspiration contre le gouvernement, figurent des extraits des auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Babeuf affirme que «ce procès serait celui de tous les philosophes dont le Panthéon a reçu les cendres». Ces liasses contiennent un extrait de Rousseau que cite Babeuf. C'est une réponse à la réfutation du *Discours sur les sciences et les arts* que Charles Bordes rédigea en juin 1751. La réplique de Rousseau fut publiée dans le *Mercur de France* en 1752. La citation de Babeuf constitue, une fois de plus, une remise en cause de l'établissement de la propriété privée: «Avant que ces mots affreux de bien et de mien fussent inventés; [...] avant qu'il y eut des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu, pendant que d'autres meurent de faim; [...] je voudrais bien qu'on m'expliquât en quoi pouvait consister leurs vices, leurs crimes... On m'assure qu'on est depuis longtemps désabusé de la chimère de l'âge d'or. Que n'ajoutait-on encore qu'il y a longtemps qu'on est désabusé de la chimère de la vertu!» Babeuf, dans sa défense, légitime son action politique en se réclamant de Rousseau, «notre complice», et en affirmant qu'il est un digne héritier des philosophes des Lumières. Il invoque Diderot, Mably, Helvétius et Rousseau. Ce fut peine perdue car condamné à mort, ainsi que son compagnon Darthé, le 7 prairial an V, il fut exécuté le lendemain. Babeuf est considéré comme le père et le fondateur du communisme révolutionnaire.



Auguste Blanqui

## BLANQUI: LE ROUSSEAU ENFERMÉ

(Puget-Théniers, Alpes-Maritimes, 1805 † Paris, 1881)

Pascale Pellerin

Fils de Dominique Blanqui, conventionnel régicide emprisonné durant la Terreur, et de Sophie de Brionville qui déteste les Montagnards, Auguste grandit dans un milieu libéral bourgeois imprégné de bonapartisme. Il part à Paris à l'âge de treize ans. Admis au lycée Charlemagne, il fut un brillant élève. Très tôt, Auguste constata l'opposition entre la monarchie restaurée avec l'aide des Prussiens et la bourgeoisie libérale. La première arborait les écrits de Joseph de Maistre ou de Louis de Bonald tandis que la seconde se réclamait des philosophes des Lumières, Voltaire, Diderot et Rousseau. Influencé par les milieux carbonaristes, il éprouve une haine de plus en plus profonde pour le régime monarchique. Sténographe au *Globe* en 1830, il rompt avec la bourgeoisie lors de l'insurrection parisienne du mois de juillet contre Charles X et à l'instar d'un grand nombre d'étudiants, il se lance activement dans la lutte et combat aux côtés du peuple puis adhère à la Société des Amis du Peuple. Ce qui lui vaut une première arrestation en juillet 1831. Sa dénonciation de l'inégalité sociale durant son procès a des accents rousseauistes. C'est durant cette période qu'il rencontre Buonarroti, imprégné des idées de Rousseau, et qu'il découvre son ouvrage sur Babeuf, la *Conspiration pour l'égalité*. En 1834, il fonde un journal le *Libérateur* où, bien qu'anticlérical voire athée, il s'inscrit dans la droite ligne du christianisme primitif. Dans le premier numéro, il cite Jésus-Christ, Robespierre et Rousseau: «L'égalité est notre foi; nous marchons avec ardeur et enthousiasme sous sa bannière sainte, pleins de vénération et d'enthousiasme pour les immortels défenseurs de cette foi, [...]; Nous sommes avec Jésus-Christ contre les juifs matérialistes et haineux; [...] avec

Rousseau contre une noblesse et un clergé perdus de débauche, ignorants et oppresseurs, avec Robespierre contre une tourbe de marchands cupides, d'agioteurs sans foi ni loi». Rousseau est le seul philosophe des Lumières auquel il se réfère à cette époque. Et bien qu'influencé plus tard par les idées matérialistes de Diderot et d'Holbach, Blanqui ne rompt pas radicalement avec l'image d'un Jésus-Christ révolutionnaire puisque lors du procès de Blois, il professe toujours que «le communisme était la doctrine de Jésus-Christ.» Blanqui connaît bien Rousseau, bien qu'il ne le cite que très rarement. Lors de son emprisonnement à Doullens dans la Somme à l'automne 1849, il rédige une *Réponse* au mandement Morlot, archevêque de Tours qui accusa Blanqui et le mouvement communiste d'être l'instigateur des émeutes causées à Tours par l'augmentation du prix du pain en 1846. Blanqui s'identifie à Rousseau condamné et pourchassé après la publication du *Contrat social* et de *l'Émile*: «Pourquoi ce déchaînement archi-épiscopal contre des ouvriers inoffensifs et irréprochables? Ne pourrions-nous pas dire comme J.-J. Rousseau à Christophe de Beaumont: Monseigneur, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Les impies sont ceux qui insultent un captif innocent, qui lui crachent à la figure dans son cachot, et qui distribuent des pierres à toutes les mains pour le lapider.» De plus en plus influencé par le matérialisme des philosophes des Lumières, Blanqui s'éloigne de la pensée de Rousseau, mais elle eut une place dans la genèse de ses convictions révolutionnaires, celle d'un homme qui a passé trente-neuf ans en prison. Il fut libéré de Clairvaux le 10 juin 1879, dix-huit mois avant sa mort.

## OBSERVATEURS D'ÂME

Jean-Damien Mazaré

Anathème celui qui fera de Rousseau le Père, lanceront les freudiens. Les ethnologues et anthropologues ont depuis *Tristes Tropiques* reconnu Papa Jean-Jacques comme modèle; pour les psychanalystes en revanche, supposer une paternité rousseauiste revient peut-être encore à composer un roman familial de névrosé.

Pourtant, Rousseau comme la psychanalyse nous le révèle à chaque page: c'est l'absence qui est fondatrice; il faut que la présence soit déchirée, amputée, écartée pour qu'il puisse y avoir quelque chose comme une *vie humaine*. Chaque page de Rousseau brille par l'absence — de maman, de ses enfants. Les psychanalystes auraient-ils forclos Rousseau comme Nom-du-Père?

Ils n'ont pas manqué de lui conférer le statut de *cas*: la posture de la confession offrait un matériau extraordinaire à l'analyse clinique. On y retrouvait ce que Freud avait pu théoriser de la sexualité infantile et de son évolution: voilà en effet un individu qui atomise ou singularise les pièces d'un système psychique, et dont on pourrait égrainer les névroses, les psychopathologies et les psychoses: masochiste qui aime les fessées, fétichiste incestueux qui embrasse les draps où une Maman de substitution a dormi, lui-même épouse de substitution pour son père, exhibitionniste craintif, avec un soupçon d'ondinisme, théoricien de la kleptomanie et la mythomanie.

Mais tout cela ne pouvait rester uniquement clinique: il fallait que l'étude de cas se teigne de jugements moraux: les interprétations psychologiques ou psychanalytiques de Rousseau, loin de faire de lui le penseur du totalitarisme politique, ont dessiné le portrait d'un homme faible, forcément efféminé, c'est-à-dire probablement homosexuel, donc programmé pour rater. Le docteur Laforgue — par frustration d'avoir été supplanté dans le milieu psychanalytique français par la princesse Bonaparte? — fait de Jean-Jacques l'illustré exemple d'une «psychopathologie de l'échec».

Parallèlement, un courant de la psychanalyse, plus fasciné par les psychoses que par les névroses, s'est occupé du cas Jean-Jacques — le dernier Rousseau, en proie à un délire persécutoire, persuadé de complots, entouré de son mur de ténèbres. La thèse de Lacan sur la paranoïa débordait le cas Aimée pour montrer le retournement «génial» et créatif de la psychose rousseauiste. Moins de trente ans après Lacan, Michel Foucault, dans une perspective non-psychanalytique prolongeait ses travaux sur l'histoire de la folie pour aborder le même épisode paranoïaque.

## AVEUX INAVOUABLES

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, 1782 [posthume]

L'objet propre de mes *Confessions* est de faire connaître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise et pour l'écrire fidèlement je n'ai pas besoin d'autres mémoires; il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au dedans de moi.

\*

Si je veux faire un ouvrage écrit avec soin comme les autres, je ne me peindrai pas, je me farderai. C'est ici de mon portrait qu'il s'agit et non pas d'un livre. Je vais travailler pour ainsi dire dans la chambre obscure; il n'y faut point d'autre art que de suivre exactement les traits que je vois marqués.

### Trouble dans le genre?

Je naquis infirme et malade. Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs. Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer se mêlait à ses caresses: elles n'en étaient que plus tendres. Quand il me disait: Jean-Jacques, parlons de ta mère; je lui disais: Hé bien! mon père, nous allons donc pleurer; et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. Ah! disait-il en gémissant, rends-la-moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi, si tu n'étais que mon fils?

### Masochiste?

Comme mademoiselle Lamercier avait pour nous l'affection d'une mère, elle en avait aussi l'autorité, et la portait quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfants quand nous l'avions méritée. Assez longtemps elle s'en tint à la menace, et cette menace d'un châtime tout nouveau pour moi me semblait très effrayante; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avait été: et ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtime m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avait imposé. Il fallait même toute la vérité de cette affection et toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant; car j'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il est vrai que, comme il se mêlait sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe, le même châtime reçu de son frère ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais, de l'humeur dont il était, cette substitution n'était guère à craindre: et si je m'abs-tenais de mériter la correction, c'était uniquement de peur de fâcher mademoiselle Lamercier; car tel est en moi l'empire de la bienveillance, et même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur. [...]

Qui croirait que ce châtime d'enfant, reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, et cela précisément dans le sens contraire à ce qui devait s'ensuivre naturellement? En même temps que mes sens furent allumés, mes désirs prirent si bien le change, que, bornés à ce que j'avais éprouvé, ils ne s'avisèrent point de chercher autre chose. [...] Tourmenté longtemps sans savoir de quoi, je dévorais d'un œil ardent les belles personnes; mon imagination me les rappelait sans cesse, uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, et en faire autant de demoiselles Lamercier.

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre, toujours persistant et porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie, m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il semblerait avoir dû m'ôter. [...]

J'ai ainsi passé ma vie à convoiter et me taire auprès des personnes que j'aimais le plus. N'osant jamais déclarer mon goût, je l'amusais du moins par des rapports qui m'en conservaient l'idée. Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances; et plus ma vive imagination m'enflammait le sang, plus j'avais l'air d'un amant transi. On conçoit que cette manière de faire l'amour n'amène pas des progrès bien rapides, et n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en sont l'objet. J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière, c'est-à-dire par l'imagination.

### Exhibitionniste?

La honte, compagne de la conscience du mal, était venue avec les années; elle avait accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible... Mon agitation crût au point que, ne pouvant contenter mes désirs (le châtime souhaité), je les attisais par les plus extravagantes manœuvres. J'allais chercher les allées sombres, les réduits cachés, où je puisse m'exposer de loin aux personnes du sexe dans l'état où j'aurais voulu être auprès d'elles. Ce qu'elles voyaient n'était pas l'objet obscène, je n'y songeais même pas; c'était l'objet ridicule...

### Onaniste?

J'étais revenu d'Italie, non tout à fait comme j'y étais allé, mais comme jamais peut-être à mon âge on n'en est revenu. J'en avais rapporté non ma virginité mais mon pucelage. J'avais senti le progrès des ans, mon tempérament inquiet s'était enfin déclaré et ma première éruption très involontaire, m'avait donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que tout autre chose l'innocence dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré, j'appris ce dangereux supplément qui trompe la nature et sauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres aux dépens de leur santé, de leur vigueur et quelquefois de leur vie.

## LA FOLIE DE JEAN-JACQUES

Ferdinand Brunetière,  
*La Folie de Jean-Jacques Rousseau*,  
Revue des Deux Mondes, 1890

Si bien qu'en même temps que sa réputation grandissait, Rousseau voyait grossir le nombre de ses critiques, de ses adversaires, de ses ennemis. Et de là — pour une imagination déjà surexcitée comme la sienne, pour un orgueil comme celui dont nous venons de dire les premiers mobiles et le perpétuel aliment à se représenter une conspiration formée contre sa réputation, son honneur d'homme, son repos, sa vie même, il n'y avait qu'un pas. L'affaire de *l'Émile*, en 1762, allait le lui faire franchir.

\*

En comparant ses intentions, qu'il trouvait bonnes, aux effets qui les avaient suivies; attaqué d'une part en Suisse par les pasteurs, et de l'autre à Paris par les «philosophes», il commença de croire à la réalité de la conspiration dont il ne s'était encore fait qu'une idée générale et vague. Il en chercha les preuves, il les trouva; il vit l'univers conjuré contre lui; son unique occupation devint de déjouer les complots dont il se croyait le but; et la folie s'empara, pour ne plus la quitter, de cette belle intelligence.

\*

Une autre lettre, datée de 1770, est plus caractéristique encore. On y surprend la folie en quelque sorte à l'œuvre, et la conception délirante en flagrant délit de formation. «Quoique ma pénétration, naturellement très mousse, mais *aiguisée à force de s'exercer dans les ténèbres*, me fasse deviner assez juste des multitudes de choses qu'on s'applique à me cacher, ce noir mystère, — celui de la conspiration, — est encore enveloppé pour moi d'une voile impénétrable. *Mais à force d'indices combinés, comparés, à force de demi-mots échappés et saisis à la volée*, à force de souvenirs effacés qui, par hasard, me reviennent, *je présume* Grimm et Diderot les premiers auteurs de la trame. Je leur ai vu commencer il y a plus de dix-huit ans des menées auxquelles je ne comprenais rien, mais que je voyais certainement couvrir quelque mystère... A quoi ont abouti ces menées? Autre énigme non moins obscure. *Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement est qu'ils auront fabriqué quelques écrits abominables qu'ils m'auront attribués... Il est aisé d'imaginer comment M. de Choiseul s'associa, pour cette affaire particulière, avec la ligue, et s'en fit le chef, ce qui rendit dès lors le succès immanquable, au moyen de manœuvres souterraines dont Grimm avait probablement fourni les plans.*»

\*

Les *Réveries*, les *Dialogues* et les *Confessions* sont l'œuvre de folie de Rousseau, dont elles peuvent même servir à marquer les progrès, ou pour mieux dire les alternatives. Ainsi les *Réveries* ont été composées dans un temps d'accalmie, par un fou si l'on veut, mais par un fou lucide et maître de sa pensée comme de son expression, rendu à la raison par l'excès même de sa souffrance ou par la conviction de l'inutilité de la lutte et de l'effort. [...] Tout au contraire des *Réveries*, les *Dialogues* doivent être, eux, rapportés au paroxysme de la folie de Rousseau. Ils sonnent la fêlure, si l'on peut ainsi dire; et, de l'état d'enuagement de la pensée dont ils sont le douloureux témoignage, ce qui est encore plus extraordinaire qu'eux-mêmes, c'est qu'un homme en soit revenu. Enfin pour les *Confessions*, et si par hasard nous n'étions pas capables d'y reconnaître la folie, il faudrait bien cependant qu'elle y fût, «invisible et présente», puisque au rapport du docteur Möbius, un physiologiste qui, comme lui, n'a jamais rien lu de Rousseau, ne saurait les ouvrir sans la diagnostiquer. Et, en effet, elle y est bien, quoique sans doute moins étalée que dans les *Dialogues* ou dans certaines parties de la *Correspondance*; consciente en quelque sorte et honteuse d'elle-même; déguisée d'ailleurs et masquée par le charme des souvenirs et par la beauté singulière du style.

\*

Entre ce besoin d'*exhibitionnisme* dont le docteur Möbius n'a pas eu de peine à retrouver les traces dans les premiers livres des *Confessions*, et l'égoïsme du futur aliéné, rapportant tout à soi, limitant l'univers à la circonférence de son *Moi*, la *Nouvelle Héloïse* et *l'Émile* font la chaîne.

\*

Dans le cas particulier de Rousseau, je ne craindrais pas, sinon précisément de confondre le génie avec la folie, mais de rendre au moins la qualité de son génie solidaire de l'exaltation qui devait un jour le conduire à la folie.

\*

Nous n'aurons qu'à considérer la *neurasthénie* de Rousseau, comme étant l'équivalent, ou, pour ainsi parler, la

base physique de son extraordinaire sensibilité. C'est un autre trait de son caractère, et qui le distingue profondément de la plupart de ses contemporains. [...] La sensibilité de Rousseau, de quelque épithète que l'on se serve pour le définir ou pour en noter les manifestations diverses, physique, esthétique ou morale, voilà ce qui le sépare de nos Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, le secret de sa puissance, et l'origine aussi de sa folie.

\*

Il n'était plus, comme nous, le sujet, le support, le lieu de son plaisir ou de sa douleur; il devenait sa douleur ou son plaisir eux-mêmes; et ses nerfs en recevaient une secousse qui allait d'abord jusqu'au spasme, quand ce n'était pas jusqu'à l'évanouissement. «Je rêvais en marchant à celle que j'allais voir, à l'accueil qu'elle me ferait, au baiser qui m'attendait à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasait le sang à tel point que ma tête se troublait, un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblan[t]s ne pouvaient me soutenir, j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine était dans un désordre inconcevable; j'étais prêt à m'évanouir.»

\*

Et savait-il peut-être que cette exaltation de la sensibilité, morbide en son principe, le conduirait un jour à la folie? Mais quand il l'aurait su, je doute qu'il eût essayé de s'en rendre maître, lui, qui ne se souciait pas d'être remarqué, dit-il encore quelque part, mais qui, si l'on le remarquait, «eût mieux aimé être oublié de tout le genre humain que d'être regardé comme un homme ordinaire.» La folie lui eût paru un excellent moyen de se tirer de l'ordinaire.

\*

Mais Rousseau, comme les femmes avaient fait de son roman, il s'enivra de son succès; et ce que l'absence d'éducation, ce que sa sensibilité malade, ce que la dépression de la volonté avaient commencé pour lui, le délire de l'orgueil l'acheva. [...] Son orgueil, en effet, n'est pas un orgueil ordinaire; et l'habituelle vanité de l'homme de lettres s'augmente et se complique en lui de l'orgueil de l'*autodidacte* ou du parvenu.

## CONFESSIONS ET SOUVENIRS

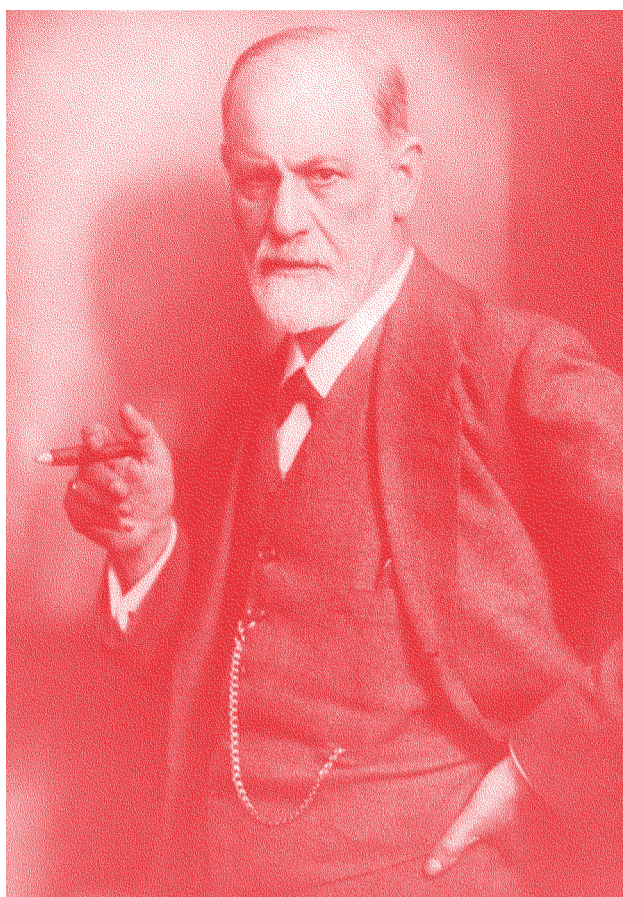
Sigmund Freud,

*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, 1910*

Les souvenirs d'enfance des hommes [...] ne sont absolument pas, comme les souvenirs conscients de la maturité, fixés à partir de l'expérience vécue, puis répétés, mais seulement exhumés plus tard, l'enfance déjà passée, et ainsi modifiés, faussés, mis au service de tendances ultérieures, si bien que très généralement ils ne se laissent pas rigoureusement distinguer des fantaisies. Peut-être ne peut-on pas mieux s'expliquer leur nature qu'en pensant à la manière dont l'histoire est écrite chez les peuples anciens. [...] La mémoire consciente qu'a l'homme des expériences vécues de sa maturité [...] et ses souvenirs d'enfance correspondent vraiment, quant à leur genèse et leur fidélité, à l'histoire de l'âge originare d'un peuple, accommodée tardivement et tendancieusement.

\*

L'enquête psychanalytique dispose comme matériel des données biographiques qui sont d'une part les hasards des événements et des influences du milieu, d'autre part les réactions de l'individu qui nous ont été relatées. S'appuyant sur sa connaissance des mécanismes psychiques, elle cherche dès lors à souder, de façon dynamique, à partir de ses réactions, l'être de l'individu, à dévoiler ses forces pulsionnelles psychiques originelles, ainsi que leurs métamorphoses et développements ultérieurs. Si elle y réussit, le comportement de la personnalité dans la vie s'explique alors par l'action conjointe de la constitution et du destin, des forces intérieures et des puissances extérieures.



Sigmund Freud

## UN JEUNE HOMME ROUX ET SOT

Sigmund Freud,

*Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient, 1905*

Un des grands professeurs de mes jeunes années, que nous tenions pour incapable d'apprécier un mot d'esprit — tant il est vrai que jamais nous ne l'avions entendu en raconter un de son propre cru —, ce professeur, donc, arriva un jour à l'institut en riant et nous expliqua l'origine de son humeur enjouée avec plus de complaisance qu'il n'en montrait d'habitude: «Je viens de lire un excellent mot d'esprit. Dans un salon parisien, on fit un jour entrer un jeune homme qui était, disait-on, parent du grand Jean-Jacques Rousseau et qui portait lui-même ce nom. Au surplus, il avait les cheveux roux. Or il se conduisit si maladroitement que la maîtresse de maison fit à l'homme qui l'avait introduit cette remarque très critique: «*Vous m'avez fait connaître un jeune homme roux et sot, mais non pas un Rousseau.*» Sur quoi notre professeur se remit à rire.

## IMPUISSANCE VIRILE

René Laforgue, *Étude sur J.-J. Rousseau,*

*Revue française de psychanalyse, 1927*

Pour racheter son crime d'avoir, en naissant, coûté la vie à sa mère, Jean-Jacques cherche à remplacer sa mère auprès de son père, à devenir femme, à s'investir... L'impossibilité d'y parvenir créa chez lui un état de souffrance qui se cristallisa d'abord sous forme de perversions, ensuite de chefs-d'œuvre littéraires, enfin de délire de persécution. Bien entendu, il en est résulté une totale impuissance virile.

## PREUVE DE CANDEUR

*Tableau de la Littérature française,*  
préface d'André Gide, 1939

Le postérieur de Jean-Jacques est-il le soleil de Freud qui se lève? J'y distingue plutôt le clair de lune romantique. Se croire malade parce qu'on garde le souvenir d'une fessée charmante est encore une preuve de candeur.

## UN PARANOÏAQUE DE GÉNIE

Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, 1975*

Quiconque nous lit évoquera sans doute ici l'exemple d'un paranoïaque de génie, de Jean-Jacques Rousseau. Considérons-le donc un instant en fonction de notre malade.

On ne peut manquer d'être frappé, toutes proportions étant gardées, des traits de sa personnalité qui se retrouvent chez notre malade: les fautes de sa conduite familiale — leur contraste avec sa passion d'idéalisme éthique et de réforme sociale — (tous deux, objets de réquisitoires dont nos connaissances actuelles en psychologie font apparaître l'inanité) — son souci de l'enfance — son sentiment de la nature — son goût de la confession de soi-même.

Il est difficile de nier que ses traits ressortissent au même déterminisme, d'où dépendent et la *psychose d'interprétation typique*, dont Rousseau (sa conduite et sa correspondance en témoignent) était affecté, et sa *perversion masochiste*, d'ailleurs limitée à une activité imaginative. Le rapprochement avec notre malade est d'autant plus tentant pour nous que Rousseau lui-même fait remonter la genèse de ses perversions à une période et à un épisode de son enfance qui se rapportent directement à l'intégration personnelle des contraintes punitives.

Le problème se pose, dans le cas Rousseau, de ce que doit son génie au développement anormal de la personnalité que marquent de tels traits. [...]

Soulignons seulement ces points: que, de toutes les actions qui portent sur le domaine social, celle du génie use le plus de la valeur représentative de la personnalité; et que, dans le rayonnement de la personnalité de Rousseau, les traits mêmes qui marquent son anomalie ont joué un rôle manifeste.

Par ailleurs, seule une étude historique très minutieuse de l'activité sociale et de l'activité créatrice de l'écrivain pourrait nous permettre de juger de ce que doivent de positif à son anomalie mentale ces *moyens d'expression* eux-mêmes: à savoir, non seulement sa sensibilité esthétique et son style, mais sa puissance de travail, ses facultés d'entraînement, sa mémoire spéciale, son excitabilité, sa résistance à la fatigue, bref les divers ressorts de son talent et de son métier. Mais pour faire la part qui, dans de tels éléments, revient à la psychose, c'est-à-dire (pour nous) à la genèse anormale de la personnalité, l'absence de renseignements certains sur les facteurs neurobiologiques sera ici irremplaçable, et fera toujours la fragilité de telles études historiques.

## LE FILS DE JEAN-JACQUES UN MANUSCRIT INÉDIT DE GEORGE SAND

Christine Planté, *George Sand: fils de Jean-Jacques*,  
Presses universitaires de Lyon, 2012

Sous le titre *Mémoires de Jean Paille*, George Sand, dont le roman anticlérical *Mademoiselle La Quintinie* vient de connaître un grand retentissement, commence en 1863 un roman sur Jean-Jacques Rousseau. Elle voudrait avec lui revenir sur l'héritage du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la Révolution française, mener une critique de la violence révolutionnaire qui ne tombe pas dans le camp de la contre-révolution. Pour cela, elle imagine de suivre un descendant du philosophe, «petit-fils de Jean-Jacques», qui traverse les principaux événements de son temps. Ce projet, qui l'enthousiasme, ne sera pas mené à bien pour des raisons sur lesquelles elle ne s'est pas expliquée. La romancière publie en revanche à la fin de l'année un long article sur Rousseau dans la *Revue des deux mondes*. Du roman, demeure une centaine de pages manuscrites d'une écriture lisible et peu raturée, et quelques feuillets de notes préparatoires, conservés à la B.H.V.P., qui n'avaient jamais été publiés jusqu'à ce jour. Le récit commence à Ermenonville en 1778, par une brève rencontre et une discussion entre le narrateur, Jean Paille, alors tout jeune garçon, et un étrange inconnu sur l'art des jardins. Jean Paille apprend un peu plus tard qu'il s'agissait de Rousseau, quelques jours avant la mort du philosophe, et restera marqué par cette rencontre et cette figure dans toute son existence. Quel est l'héritage d'un penseur qui, pour Sand a changé la vie de ses contemporains autant qu'il a renouvelé la pensée philosophique et politique? Comment nous a été transmis ce que nous croyons savoir de lui? De qui les hommes du XIX<sup>e</sup> siècle sont-ils les fils... telles sont quelques unes des questions qui hantent ce roman inachevé.

## JOURNAL DES GONCOURT MÉMOIRES DE LA VIE LITTÉRAIRE, 1887

**Sainte Beuve** M<sup>me</sup> Sand, Messieurs, va faire quelque chose sur un fils de Rousseau, pendant la Révolution... Ce sera tout ce qu'il y a de plus généreux... Elle est pleine de son sujet... Elle m'a écrit trois lettres, ces jours-ci... C'est une organisation formidable!

**Soulié** Tiens, il y a un vaudeville de Théaulon sur les enfants de Rousseau.

**Renan** M<sup>me</sup> Sand, la plus grande artiste de ce temps-ci, et le talent le plus vrai!

**La Table** Oh!... Ah!... Oh!... Ah!

**Saint-Victor** Est-ce curieux, elle écrit sur du papier à lettres!

**Renan** Par vrai, je n'entends pas le réalisme.

**Sainte-Beuve** Buvez; je bois, moi! Allons, Scherer.

## LETTRE DE GEORGE SAND À SAINTE-BEUVE

Cachet postal: La Châtre 8 juin 1863

Mon ami,

Donnez-moi conseil, j'ai envie de faire un roman sur un prétendu fils de Jean-J. Rousseau, perdu à l'hospice et perdu dans la foule, ignorant, cherchant, pressentant, et ne retrouvant pas son père; ayant ses idées, ses défauts, ses croyances, son génie enfin, mais sans la soupape du talent, et traversant avec tout cela la Révolution.

Je ne veux pas vous ennuyer de mon plan et de mon idée, mais je veux savoir si elle est déjà venue à quelqu'un, et si elle a servi à quelque chose en littérature, roman ou pièce. Moi, je ne connais rien, mais vous, vous savez tout, et avec oui ou non vous me tirerez d'incertitude.

J'ai lu un article excellent de vous sur Feuillet, qui finit par un mot trop brillant sur moi. Je suis un bien vieux aigle pour emporter les jeunes talents et en faire une bouchée. Je regrette beaucoup que Buloz n'ait pas publié de préface de mon livre. J'y rendais justice au talent et à la bonne foi de l'auteur de *Sybille*; cette préface paraîtra, du reste.

Mais déjà j'ai oublié *Mademoiselle de la Quintinie* et j'ai ce nouveau projet qui m'enchant, comme tout ce qui ne s'est pas encore heurté aux difficultés de l'exécution. Si je pouvais en causer avec vous, cela me ferait un

bien immense. Il est quelquefois étouffant de se trouver en face de sa propre responsabilité. Mais j'attends un trésor, un enfant dans la maison! Je n'ai pas le droit de me plaindre de rien.

À vous de tout mon cœur toujours.

## LETTRE DE SAINTE-BEUVE À GEORGE SAND

ce 9 juin [1863]

Chère et illustre Amie,

Cette idée est digne de vous; je m'étonne qu'elle soit venue à si peu de monde. Je ne sais que moi-même à qui elle soit venue autrefois quand je glanais dans le champ de l'imagination où d'autres moissonnaient. Mais je n'ai tiré parti de cette idée qu'à ma manière, (quand j'étais artiste), c'est-à-dire d'une manière rentrée; creusée, intime, non lumineuse. Vous en ferez un Phare, j'en ai fait une lampe dans un tombeau. Je vais vous envoyer les volumes de mes *Poésies*; vous y trouverez dans la 2<sup>de</sup> partie *Monsieur Jean*; c'est un tout petit poème sur un fils de Jean-Jacques. J'écrivais alors l'histoire de *Port-Royal*: je l'ai fait janséniste de morale, tout intérieur, tout ascète, et circonscrit de cœur. J'en ai tiré une fleur de poésie sobre, mais sans éclat. C'était mon point de vue.

Vous, chère Amie, faites de cette idée d'un fils de Jean-Jacques ce que vous avez fait pour Sibylle: transportez, enlevez-la, élevez-la, traversez avec elle les divers horizons. Jean-Jacques est vraiment un père plein d'entrailles pour la société moderne; il mérite sympathie malgré ses fautes et ses folies. Nous sommes après tout ses enfants, et nous, il ne nous a pas rejetés; il nous a faits. On lui est bien injuste depuis quelques temps; même les hommes nés de lui le renient. Il y a des trésors et ses lettres, inédits, qu'on ne publie pas faute d'éditeurs pressés. C'est honteux. Faites-nous un Jean-Jacques comme vous avez fait un Béranger, sortant lumineux du tombeau.

Vous recevrez d'ici à deux jours ce *Monsieur Jean*.

à vous de cœur et de tendresse.

## LETTRE DE GEORGE SAND À SAINTE-BEUVE

Nohant, 16 juin [18]63

Cher ami,

J'attends avec impatience *M. Jean*, pour commencer *M. Jacques*, son frère, et pour mettre peut-être aussi *M. Jean* en prose; qui sait? vous allez j'en suis sûre, m'ouvrir un grand morceau de mon horizon, et je serais si heureuse d'avoir à signaler la priorité de votre idée?

[...] Je voudrais dans mon *Fils de J-J* envisager, présenter la politique, comme j'ai entrevu et tâché d'exprimer la religion dans *Mademoiselle la Quintinie*; dire: «Plus je m'élançais vers l'idée d'un avenir de liberté sans bornes, plus je hais ce que vous avez raison de haïr, vous qui nous accusez de vouloir détruire et ensanglanter».

Ne serait-ce pas là le sentiment de Rousseau, s'il avait pu voir ce que l'on a regardé comme l'application du Contrat social? Eût-il décliné son livre, abjuré sa croyance? Non! mais il se fût voilé la face devant l'échafaud et il eût dit: «Voilà le contraire de ce que j'ai voulu.»

Ce qui me frappe et me contriste quand je lis les très beaux livres de mes amis sur la Révolution, c'est cette philosophie de parti pris, qu'on pourrait appeler la philosophie du destin. Il semble que la Révolution n'eût pas pu se faire sans ses fureurs et ses violences. Je l'ai cru longtemps, et puis dans le calme de mon cœur, comme dans le déchirement de mon cœur après les journées de Juin, je me suis demandé si le progrès ne s'était pas fait malgré et non parce que, et si on ne pouvait pas être ultra-révolutionnaire avec le courage de dire aux siens: «Vous avez commis des crimes et vous êtes dès lors sortis de la doctrine du vrai.»

Il faut du courage pour le leur dire, et il faut de l'habileté pour le dire sans mettre un pied dans le camp opposé. Du courage, j'en ai; de l'habileté, j'en manque, mais Dieu me viendra en aide; j'ai cette superstition.

Mettez-vous un peu avec le bon Dieu et dites-moi que j'en viendrai à bout sauf à me dire après que cela ne vaut pas le diable.

À vous de tout mon cœur et toujours.

P.-S. J'ai relu les deux volumes de poésies que je tiens de vous, il y a trente ans, je crois! C'est *Joseph Delorme* et les *Consolations*. Ce n'est pas là qu'il est question de *M. Jean*; mais ce sont des vrais vers de poète et dont la lecture rajeunit.

## QUELQUES RÉFLEXIONS SUR JEAN-JACQUES ROUSSEAU

George Sand, *Revue des Deux Mondes*,  
avril-juin 1841

Qui de nous n'a pas vécu en imagination aux Charmettes les plus beaux jours de sa jeunesse! Mon Dieu! comme ce livre des *Confessions* nous a impressionnés! Comme il a rempli toute une période de notre vie! Comme nous l'avons aimé ce Jean-Jacques, avec tous ses travers et tous ses défauts! Comme nous avons suivi chacun de ses pas dans la montagne, chacune de ses transformations dans la vie, et comme nous l'avons pleuré en lisant ses dernières pages, les plus belles qu'il ait écrites avec les premiers livres des *Confessions*!

\*

Je ne pense pas que l'aveu des misères auxquelles il fut entraîné ait jamais été contagieux pour les jeunes gens qui l'ont lu. Lorsque, dépravé secrètement lui-même par l'imprudence ou l'abandon de ceux qui devaient veiller sur lui, il se charge consciencieusement de honte et de ridicule, il est difficile de l'accuser d'impudence. Lorsque, exposé à des dangers immondes, il se sent défaillir de dégoût et d'épouvante, il est impossible de méconnaître le sentiment qu'il veut inspirer à la jeunesse. Lorsque appelé dans les bras de M<sup>me</sup> de Warens, il éprouve quelque chose qui ressemble au remords de l'inceste, il faut bien reconnaître en lui une admirable pureté de sentiments. Enfin, lorsque à Venise il pleure sur la dégradation d'une belle courtisane, au lieu d'assouvir sa passion on est vivement pénétré de cette soif de l'idéal, qui, en amour comme en philosophie, en fait de religion comme en fait de socialisme, domine toute la vie de Jean-Jacques Rousseau.

\*

Acceptons donc les erreurs de Rousseau, nous qui l'aimons; acceptons même ses crimes, car c'en est un que l'abandon de ses devoirs de père, et ne cessons pas pour cela de le vénérer, car il a expié ces jours d'erreur par de longs et cuisants remords; et ne l'eût-il pas fait, il nous faudrait encore vénérer en lui la vertu qui, après ces jours malheureux, vint rayonner dans sa pensée, et l'ardeur sainte qui en consuma les souillures.

\*

De tous les beaux esprits qui, des salons du baron d'Holbach, se répandirent sur le siècle, Jean-Jacques est le seul philosophe, parce qu'il est le seul religieux. Enveloppée durant quarante ans dans un milieu détestable, sa grandeur éclate tout d'un coup, se révèle à lui-même et au monde entier. Mais combien d'obstacles ne rencontre-t-elle pas aussitôt, et quelles affreuses luttes ne va-t-elle pas soutenir! L'intolérance et le fanatisme des catholiques et des luthériens se réunissent contre lui; mais c'est trop peu pour son malheur et pour sa gloire. Il ne suffit pas des arrêts du parlement, de la persécution des petites républiques huguenotes, du fanatisme des paysans de Moutiers-Travers, des dépits rancuniers de l'aristocratie; ses plus amers, ses plus dangereux ennemis, ceux-là seuls dont le jugement peut le poursuivre et l'atteindre aux yeux d'une postérité désabusée de l'esprit de secte, ce sont ses anciens amis, ses illustres contemporains, les beaux esprits philosophiques et critiques de l'époque, et, pour rentrer dans ma définition, les hommes forts de son temps.

\*

Ces hommes de mouvement, ne concevant pas qu'il pût chercher ailleurs que dans la vie réelle et le principe des institutions connues son rêve de grandeur et de félicité, ne comprirent ni ses douleurs, ni ses défaillances, ni ses erreurs de jugement. Ils lui reprochèrent de haïr les hommes, parce qu'il ne tolérait pas les ridicules et les vices de son temps, tout en portant l'humanité future dans ses entrailles. Ils le déclarèrent sauvage, misanthrope, parce qu'il méprisait les enivresments de la vanité et fuyait le théâtre des rivalités puéres. En un mot, ils firent comme les pharisiens de tous les âges à la venue du prophète, et Dieu put dire d'eux aussi: «Je leur ai envoyé mon fils, et ils ne l'ont point connu.»

## À PROPOS DES CHARMETTES

George Sand, *Revue des Deux Mondes*,  
novembre-décembre 1863

Voyageurs, allez aux Charmettes, n'écrivez rien sur le livre, cueillez un brin de pervenche, et ne voyez là que les ombres de Jean-Jacques et de la belle Louise, se promenant en tête à tête dans un des plus beaux pays du monde, ne songeant plus guère à Claude Anet, ne songeant pas encore à Vintzenried [son successeur auprès de M<sup>me</sup> de Warens], enfin ne prévoyant ni Thérèse, ni la gloire, ni la misère, ni la persécution, ni les curieux, ni les ingrats, ni les insulteurs.

Rousseau, plus logicien et plus idéaliste que les autres, comprit alors que la liberté n'est pas tout, et que la philosophie devait être une vertu, une religion, une loi sociale. Qu'il se soit trompé souvent dans ses déductions, il importe peu aujourd'hui. Son socialisme n'est pas plus coupable des excès révolutionnaires que la doctrine évangélique n'est coupable de la Saint-Barthélémy. Son but est immense, son vouloir est sublime, sa sincérité frappante.

Oui! Quant à moi, je lui reste fidèle; et j'aurais pu ajouter, fidèle comme au père qui m'a engendré; car, s'il ne m'a pas légué son génie, il m'a transmis comme à tous les artistes de mon temps, l'amour de la nature, l'enthousiasme du vrai, le mépris de la vie factice et le dégoût des vanités du monde. N'est-ce pas là le seul bonheur que l'homme puisse réaliser du seul fait de sa volonté, et n'est-ce pas là le bienfait inappréciable que nous devons à Rousseau? Que d'autres après lui, soient venus chanter magnifiquement les charmes de la campagne, les beautés de la création et les délices de la rêverie, il n'en est pas moins vrai que le premier, après des siècles d'oubli et d'ingratitude, il ramena l'homme au culte du vrai et au culte de la simplicité. La littérature, qui est l'expression de la vie intellectuelle des masses, était devenue pompeuse et maniérée; il la fit sincère et sublime. Les plus vigoureux génies comme les plus doux talents de notre époque auraient beau le nier, ils lui doivent leur principale initiation... Rousseau étendra à jamais son influence, puisque tout ce qui a été écrit après lui sur la nature n'est qu'un reflet plus ou moins modifié de son rayonnement... Mais ce que Rousseau eût gardé jusque sur l'échafaud et ce qu'il nous a laissé pour toujours c'est la haine de l'intolérance et de l'hypocrisie...

Il m'a fait tant de bien, il m'a ouvert tant d'horizons, il m'a créé tant de nobles jouissances, il m'a si bien détaché des sottises distinctions sociales et des mille choses vaines à la possession desquelles j'ai vu autour de moi sacrifier le vrai bonheur et la vraie dignité, que je ne me reconnais pas le droit de lui demander compte de ses erreurs.

## LA CASCADE DE COUZ

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, 1782  
[posthume]

Plus près de Chambéry, j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net et tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade et la roche, quelquefois sans être mouillé; mais si l'on ne prend pas bien ses mesures, on y est aisément trompé, comme je le fus; car, à cause de l'extrême hauteur, l'eau se divise et tombe en poussière; et lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'apercevoir qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

George Sand, *Carnets de voyage*, 5 juin 1861

La cascade est d'un petit volume et tombe de 50 mètres seulement, ce qui ne l'empêche pas d'être en bijou. Jean-Jacques la chérissait et il avait raison. Elle tombe verticale, en ondes de pluie dans un petit réservoir de rocher d'où elle bondit, tournoie et fuit à travers de beaux blocs coiffés d'un épais gazon. Un de ces blocs écroulé du faite de la montagne, se trouve porté par les deux autres. L'eau passe dessous en bouillonnant. C'est d'un détail charmant.

## HISTOIRE DE MA VIE

George Sand, *Histoire de ma vie*, 1855

Pardonne-moi, Jean-Jacques, de te blâmer en refermant ton admirable livre des *Confessions*! Je te blâme, et c'est te rendre hommage encore, puisque ce blâme ne détruit pas mon respect et mon enthousiasme pour l'ensemble de ton œuvre.

Il ne s'agit plus guère pour nous de savoir jusqu'à quel point l'auteur des *Confessions* fut injuste ou malade, jusqu'à quel point ses détracteurs furent impies ou cruels. Ce qui nous intéresse, ce qui nous éclaire et nous influence, c'est le spectacle de cette âme inspirée aux prises avec les erreurs de son temps et les obstacles de sa destinée philosophique, c'est le combat de ce génie épris d'austérité, d'indépendance et de dignité, avec le milieu frivole, incrédule ou corrompu qu'il traversait, et qui, réagissant sur lui à toute heure, tantôt par la séduction, tantôt par la tyrannie, l'entraîna tantôt dans l'abîme du désespoir, et tantôt le poussa vers de sublimes protestations.

Alors comme aujourd'hui mordant mieux à la philosophie, et surtout à la philosophie facile du dix-huitième siècle, qui était encore celle de mon temps, je ne me sentis ébranlée par rien et par personne. Mais Rousseau arriva, Rousseau l'homme de passion et de sentiment par excellence, et je fus enfin entamée.

Voilà dans quelle situation j'étais quand je lus l'*Émile*, la profession de foi du Vicaire savoyard, les *Lettres de la montagne*, le *Contrat social* et les *Discours*. La langue de Jean-Jacques et la forme de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart, je comprenais tout. Quelle jouissance pour un écolier malhabile et tenace d'arriver enfin à ouvrir les yeux tout à fait et à ne plus trouver de nuages devant lui. Je devins, en politique, le disciple ardent de ce maître, et je le fus bien longtemps sans restrictions. Quant à la religion, il me parut le plus chrétien de tous les écrivains de son temps. [...] Jean-Jacques fut le point d'arrêt de mes travaux d'esprit.

## L'HOMME NE NAÎT PAS MÉCHANT

George Sand, *Mauprat*, 1837

L'homme ne naît pas méchant, il ne naît pas bon non plus, comme l'entend Jean-Jacques Rousseau. L'homme naît avec plus ou moins de passions, avec plus ou moins de vigueur pour les satisfaire, avec plus ou moins d'aptitude pour en tirer un bon ou un mauvais parti dans la société. Mais l'éducation peut et doit trouver remède à tout; là est le grand problème à résoudre, c'est de trouver l'éducation qui convient à chaque être en particulier.

## CONTRE L'ABUS DE LA SCIENCE

George Sand, *Lettres d'un voyageur*, 1837

Je crois, Dieu me le pardonne! que j'aurais médité de mon Jean-Jacques lui-même s'il eût pris son parti. Mais il me fit le plaisir de n'y point songer, et moi, m'enfonçant jusqu'au cou dans la sauvagerie de mon maître bien-aimé, je déclamai (un peu moins éloquemment que lui) contre l'abus de la science et les absurdités de la philosophie creuse. Voilà où j'avais raison: je hais cette science profonde, ardue, inextricable, barbare, où l'esprit se noie, où le cœur se dessèche; cette métaphysique glacée des Allemands, qui analyse l'âme humaine, qui dissèque les mystères de la Divinité en nous, sans songer à éveiller dans nos cœurs une pensée généreuse, sans y faire germer un sentiment vraiment religieux, vraiment humain. Je me révoltais donc contre tous ces docteurs éclectiques dont je croyais le major infatué. Je me cramponnai au fait, à la logique claire, à la pratique ardente, aux principes républicains, à la générosité du sang français, à la France, en un mot, que ce Genevois avait l'air de mépriser, son Allemagne métaphysique à la main. Pour exprimer tout cela, je débitai mille sottises: le rusé major m'y poussait en me traitant de jacobin; et moi, bouillant enfant de Paris que je suis, je ne voulus point renier mes pères, les fils de notre aïeul Rousseau.



George Sand

## QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

George Sand, *Questions politiques et sociales*, 1879

«Nous ne cherchons pas, nous ne voulons pas, nous n'attendons pas un autre souverain que celui que tout le monde reconnaît aujourd'hui, la volonté du peuple exprimée par ses mandataires.

«Nous pensons, il est vrai, comme Rousseau, que ce souverain, pour prendre possession de sa souveraineté, doit être précédé de ce que Jean-Jacques appelle un législateur. Mais nous nous sommes expliqué sur ce législateur. Ce législateur, ce n'est pas un homme, un révélateur, un messie; c'est une science, c'est la science sociale.

«Ce législateur, nous ne l'appelons pas, comme Rousseau, séduit qu'il était par les formes du passé, un législateur. Nous l'appelons l'esprit humain; nous l'appelons la presse; nous l'appellerons volontiers le journalisme, si le journalisme connaît son rôle et remplit sa mission.

«Écrivains de la démocratie, nous voudrions vous faire toucher du doigt, par l'examen de la réalité présente comme nous l'avons fait précédemment par la discussion des principes mêmes de votre science, combien il est vrai que la politique aujourd'hui consiste dans la préparation des idées religieuses que reconnaîtra l'avenir.

«Nous l'avons dit, c'est à la presse, cet ardent foyer de l'opinion publique qui verse sur les masses qui l'entourent ses flots de chaleur et de lumière, c'est à la presse surtout qu'il importe de se poser hardiment son but, et de se créer sa tâche.» Pierre Leroux (*Discours aux politiques*).

«Ce serait dire un lieu commun, grâce au ciel, que de déclarer notre révolution non pas seulement politique, mais sociale. Le socialisme est le but, la république est le moyen, telle est la devise des esprits les plus avancés et en même temps les plus sages.

La réforme sociale, tel est donc l'exercice du *devoir du citoyen*. Il s'agit de faire succéder le régime de l'égalité au régime de la caste, l'association à la concurrence et au monopole, fléaux distincts dans le principe, fléaux identiques dans ces derniers temps. Il s'agit de ne pas écrire le principe de l'égalité comme épigraphe à notre nouveau Code, pour qu'ensuite tous les articles du Code en détruisent l'application.

## ROUSSEAU ET LES RÉSISTANTS FRANÇAIS DURANT L'OCCUPATION

Pascale Pellerin

Les chrétiens sont les premiers et les plus nombreux à revendiquer l'héritage de Rousseau durant l'Occupation. Déçus par la politique de Vichy à leur égard qui ne rompt pas avec le libéralisme économique, ils se rapprochent assez rapidement de la Résistance suite à la répression violente à l'égard des juifs. C'est un jésuite, le père André Ravier, qui relance le débat sur Rousseau par la publication de sa thèse sur *L'Émile* en 1941. Membre de l'Armée secrète, il est proche du père Jean Daniélou qui apporte son soutien aux catholiques jésuites de Lyon et qui rend hommage à son travail sur Rousseau, «un des grands représentants des valeurs qui sont celles de la France.» Autre figure importante, celle d'Henri Guillemin qui publie deux essais consacrés à Rousseau en 1942 dont l'un reçoit le prix de l'Académie française. L'essai consacré à Rousseau et à sa rupture avec David Hume, *Cette affaire infernale, les philosophes contre Jean-Jacques Rousseau* donne lieu à une attaque contre Henri Guillemin dans le journal collaborationniste *Je suis partout*. La thèse de Guillemin démontre la persécution de Rousseau par Voltaire en raison de sa foi inébranlable dans les textes évangéliques. François Mauriac, membre du Comité national des écrivains, organe de la Résistance littéraire, prend la défense de Guillemin et de Rousseau dans le *Figaro* en mai 1942 : «C'est presque toujours ce qu'il y a de meilleur en nous qui nous attire la haine du monde». André Rousseaux lui emboîte le pas quelques jours plus tard. Parmi les résistants, citons aussi le socialiste Maurice Halbwachs et le trotskyste Pierre Naville. Maurice Halbwachs publie en 1943 une volumineuse édition du *Contrat social*. Pierre Naville rend hommage à Rousseau dans son journal de captivité.

### ANDRÉ RAVIER, UN JÉSUISTE ROUSSEAUISTE

P.P.

Né en 1905, André Ravier est ordonné prêtre à Lyon en 1937. Au noviciat de Fourvière, il entreprend des études de philosophie qui vont le conduire jusqu'à une thèse de doctorat sur *L'Émile, L'Éducation de l'homme nouveau*, essai historique et critique sur le livre de *L'Émile*. Mobilisé durant la guerre, il soutient sa thèse en décembre 1940 à l'Université de Lyon. Sa thèse a le grand mérite de relancer le débat sur Rousseau alors que ce dernier est fortement attaqué par *L'Action française* et par une partie des collaborateurs parisiens. Elle se rattache néanmoins, sous certains angles, à l'idéologie de la Révolution nationale. Ce qui ne surprend guère lorsqu'on sait que Jacques Chevalier, son directeur de thèse, fut nommé en juin 1940 ministre de l'Instruction publique par son parrain Philippe Pétain.

L'ouvrage de Ravier, en s'appuyant sur *L'Émile*, rappelle les bienfaits d'une éducation spartiate destinée aux jeunes garçons. Celle des filles les prépare à devenir bonnes épouses et mères attentives, reléguées à la gestion du foyer. Ces lieux communs du rousseauisme, récupérés par Vichy, épousent le retour à l'ordre moral et enferment les femmes dans la conception statique de l'éternel féminin. Ravier cite à plusieurs reprises ces passages de la *Nouvelle Héloïse* où Julie et M. de Wolmar dissertent sur l'éducation et observent le comportement de leurs enfants.

Pour Ravier, Rousseau est un chrétien qui n'est pas allé jusqu'au bout de sa foi. Il constate les «hérésies formelles et évidentes» de Rousseau, déplore ses injustes accusations contre la foi, son ignorance profonde de la vraie pensée catholique mais reproche à l'archevêque de Paris Christophe de Beaumont de n'avoir pas, dans son Mandement d'août 1768, saisi la pensée religieuse de Rousseau, âme égarée qui «s'efforçait de remonter à travers toutes sortes d'erreurs vers la lumière».

Le Père Ravier est loin d'être un suppôt de Vichy. Il rejoint Rousseau dans sa condamnation des mariages forcés. Et on serait bien en peine de déceler dans son travail un quelconque antisémitisme. Il est profondément touché par la bonté évangélique de Rousseau, son existence de fugitif condamné à la vie errante par ses contemporains.

Ravier s'est engagé — il est membre de l'armée secrète — dans la lutte contre l'occupant nazi. Le collège jésuite dont il est responsable à Lyon abrite des résistants traqués par Vichy et la Gestapo. Ravier est proche du Père de Lubac qui participe aux *Cahiers du Témoignage chrétien* qui s'attaquent courageusement au racisme nazi et à la déportation des juifs. Est-ce pour ces «mauvaises fréquentations» que l'ouvrage de Ravier, publié en 1941, fut retiré du commerce, à la demande du Vatican? Aucun élément ne permet de l'affirmer mais l'ouverture d'esprit de Ravier, son refus de tout fanatisme religieux, son respect de la religion naturelle professée par le Vicaire savoyard et son activité de résistant sont susceptibles de déranger le Saint-Office qui ne condamne pas la politique d'Hitler malgré l'engagement anti-nazi de nombreux catholiques.

La thèse de Ravier fait surgir l'image d'un Rousseau sinon chrétien de gauche, du moins en dissidence spirituelle. Elle ouvre la voie à une réhabilitation de Jean-Jacques qui nourrit le combat contre l'occupant nazi. Ravier meurt à Paris en 1999.

### MAURICE HALBWACHS, SOCIALISTE ET RÉSISTANT

P.P.

D'origine alsacienne par son père, le jeune Maurice a été marqué par son milieu social et l'attachement de sa famille à la France. Son père, professeur agrégé d'allemand, a fait le choix de la France en 1871 et s'est réfugié à Reims où Maurice naît en 1877. La famille s'installe ensuite à Paris où le jeune Maurice rentre au lycée Henri IV. Il n'oubliera jamais ses origines alsaciennes, et cet attachement explique en grande partie ses positions patriotiques lors du premier conflit mondial. Admis à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1898, il est reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1901, et collabore à *L'Année sociologique* fondée par Émile Durkheim. Dreyfusard puis socialiste, Halbwachs adhère à la SFIO en 1906, et s'intéresse de près au monde ouvrier. Après le traumatisme de la guerre à laquelle il n'a pas participé mais qu'il a vécu à l'arrière, il publie deux ouvrages importants sur le suicide et la notion de mémoire sociale. Sur les traces de son maître Durkheim, il invente une nouvelle notion, celle de mémoire collective.

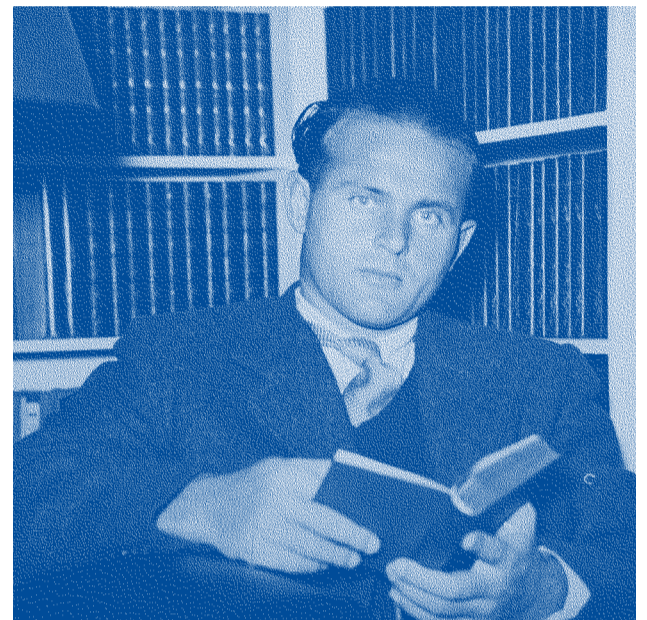
C'est en 1925 qu'il publie les *Cadres sociaux de la mémoire*, essai écrit à la première personne, où il évoque souvent Rousseau, celui de *L'Émile* et des *Confessions*. L'idée centrale d'Halbwachs est qu'il ne peut y exister de souvenirs en dehors de la société présente dans lesquels ils prennent naissance.

Ce n'est pas seulement Rousseau l'autobiographe qui retient son attention : c'est aussi le pédagogue et le philosophe. Il évoque ce passage du troisième livre de *L'Émile* où le maître et l'élève se retrouvent dans la campagne au moment du lever du soleil. Émile «aperçoit les objets, mais il ne peut apercevoir les rapports qui les lient». «Pour que le sentiment de la nature s'éveille, commente Halbwachs, il faudra qu'il puisse associer le tableau qu'il a maintenant sous les yeux avec le souvenir d'événements où il a été mêlé et qui s'y rattachent ; mais ces événements le mettent en rapport avec des hommes : la nature ne parle donc à son cœur que parce qu'elle est, pour notre imagination, toute pénétrée d'humanité. Par un curieux paradoxe, l'auteur qui s'est présenté au XVIII<sup>e</sup> siècle comme l'ami de la nature et l'ennemi de la société est aussi celui qui a appris aux hommes à répandre la vie sociale sur un champ plus étendu».

Enseignant à la Sorbonne, Maurice Halbwachs publie en 1943 une nouvelle édition du *Contrat social* précédée d'une longue introduction. Marié à une juive, Yvonne Basch, Halbwachs a des raisons profondes pour ne pas accepter la présence nazie sur le territoire français dont il constate rapidement les graves conséquences à l'intérieur de sa propre famille. Les inquiétudes auxquelles Maurice Halbwachs se trouve confronté en pleine occupation nazie ne l'empêchent cependant pas de poursuivre ses recherches intellectuelles. La publication du *Contrat social* chez Aubier en 1943 n'a pas rencontré d'obstacle de la part de la censure. Il commente très longuement le texte de Rousseau en analysant ce qu'il doit à ses prédécesseurs, Hobbes et Locke, et ce qu'il a légué à ses contemporains, à Kant et même à Durkheim. Il montre comment la pensée politique de Rousseau est une pensée exigeante, complexe, originale mais cohérente. Il tente de répondre à toutes les objections et à toutes les critiques auxquelles le *Contrat social* a donné lieu, particulièrement celle de certains libéraux du XIX<sup>e</sup> siècle comme Benjamin Constant. Ce dernier reprochait à Rousseau d'avoir sanctifié la toute puissance de l'État au détriment des libertés individuelles. Pour Halbwachs, c'est avoir mal lu Rousseau, car «la force au service du

droit ne se confond pas avec le droit du plus fort : c'est est plutôt l'opposé». La souveraineté prend sa source dans la volonté générale, «une représentation collective [...] qui n'est point simplement la somme des volontés particulières ou individuelles mais une réalité d'un autre ordre». Seul le peuple détient la souveraineté. Il insiste tout au long de son commentaire sur l'originalité de la théorie du contrat puisque «la création du monde civil procède d'une démarche collective. C'est, en quelque sorte, le corps politique qui se crée lui-même, par un acte de conscience». Lorsqu'après son édition du *Contrat social*, une feuille collaborationniste, *Le Réveil*, lui demande de commenter la situation politique actuelle à la lumière de la théorie de Rousseau, Halbwachs refuse. Son édition du *Contrat* est un hymne à la liberté et constitue un acte courageux de résistance intellectuelle face à la barbarie nazie.

Les derniers mois de sa vie sont marqués par l'assassinat le 10 janvier 1944, à Lyon, de ses beaux-parents, Ilona et Victor Basch, par la Milice. Le 26 juillet 1944, Maurice Halbwachs est arrêté à son domicile parisien par la Gestapo. Déporté à Buchenwald trois semaines plus tard avec son fils Pierre engagé dans la Résistance, il y décède le 16 mars 1945.



Jean Prévost



Marcel Déat

## MARCEL DÉAT, DU SOCIALISME À LA COLLABORATION

P.P.

Né en 1894, d'origine modeste, Marcel Déat poursuit des études supérieures au lycée Henri IV. En 1914, il adhère à la SFIO. La même année il est reçu à l'École normale Supérieure en juillet, mais se retrouve mobilisé quelques semaines plus tard. Au retour de la guerre, Lucien Herr, le bibliothécaire de l'École normale supérieure, le présente à Léon Blum. Deux ans plus tard, Déat passe avec succès l'agrégation de philosophie. Il milite alors activement au sein de la SFIO. Parallèlement, il s'intéresse de près à la sociologie et travaille sous la direction d'Émile Bouglé, à l'*Année sociologique*, avec Maurice Halbwachs et Marcel Mauss. Nommé professeur au lycée de Reims en octobre 1922, il mène une carrière politique qui le mène à la députation, en 1926 et 1932.

En 1930, il publie ses *Perspectives socialistes* qui lui valent de sévères critiques au sein de la SFIO. Déat s'éloigne de la conception marxiste de lutte des classes. La classe ouvrière ne constitue plus le moteur central du combat anticapitaliste. Il faut y intégrer d'autres forces sociales représentées par les classes moyennes. L'État n'est plus au service de la classe dominante mais constitue un organe neutre au-dessus des classes, chargé de régler les conflits sociaux. Il s'agit de réconcilier le socialisme avec la conception d'un État-nation qui devient un instrument de régulation et non plus de domination. Il n'est plus question pour Déat de restreindre la propriété privée ni les monopoles capitalistes. Sur le plan politique, cela signifie une alliance avec les centristes du parti radical. C'est sur la question du soutien de la SFIO au gouvernement Daladier, président du parti radical, que Déat est exclu de son parti en novembre 1933. Avec ses amis Pierre Renaudel et Adrien Marquet, premier ministre de l'Intérieur de Vichy, il fonde un nouveau parti qui refuse son adhésion au Front populaire en raison de la présence des communistes.

La défaite de Déat aux élections de mai 1936 face à un communiste au moment du triomphe de la gauche achève sa rupture avec le marxisme. Ultra-pacifiste puis germanophile, il s'engage dès juin 1940 dans une collaboration étroite avec l'occupant nazi et devient l'ami d'Otto Abetz, l'ambassadeur allemand à Paris. Il se réclame alors de Rousseau pour soutenir le bien-fondé de ses choix politiques. Il ancre le philosophe dans une perspective révolutionnaire, celle de Robespierre sous la Terreur, celle d'un Hitler après 1933. Pour autant, jusqu'en 1942, alors que l'Allemagne nazie semble encore invincible, Déat ne perd pas tout espoir dans la Révolution nationale imposée par Vichy dont le *Contrat social* a pu fournir les bases idéologiques.

Déat rêve l'accomplissement d'une république totalitaire inspirée par Rousseau. Mais lorsque les nazis subissent leurs premiers revers militaires à partir de 1942, Déat s'engage définitivement à leurs côtés. Rousseau, une fois de plus, est appelé à la rescousse pour redorer le blason de l'occupant. Le 21 janvier 1942, un grand titre en première page de *L'Œuvre*, le quotidien de Déat, «Jean-Jacques Rousseau totalitaire» transforme Rousseau en précurseur du nazisme. Le contrat social chez

Rousseau «comporte une immédiate et définitive abdication de l'individu entre les mains de l'État». Déat traduit à sa manière la notion de volonté générale qui entraîne la dissolution des «partis, des coalitions et des brigues» magnifiquement réalisée par «l'État germanique» dont Vichy devrait s'inspirer. Déat imagine un Rousseau inventeur du parti unique dirigée par une élite apte à guider le peuple. Il poursuit sa réflexion dans les colonnes de son journal deux jours plus tard par un nouvel article qui fustige le suffrage universel en se réclamant toujours du *Contrat social*. Il y trouve une nouvelle légitimité au nazisme puisque la logique de Rousseau pour Déat amène inéluctablement le chef du parti unique à devenir chef de l'État. Il s'agit pour Déat de transcender les classes sociales en organisant le culte du chef, de dissoudre le corps politique de la nation dans celui du dictateur. Devant les hésitations, les difficultés de Rousseau, Déat prône un retour au pragmatisme empiriste plus propre à la démarche sociologique dont l'ancien socialiste peut se prévaloir. Il se targue de ne pas considérer Jean-Jacques comme un doux rêveur et de pouvoir résoudre ses contradictions.

On ne manquera pas d'être surpris par certains rapprochements hasardeux — Rousseau et Proudhon par exemple — ou d'analyses pour le moins spéculatives, lorsque Déat tente de réconcilier individualisme et totalitarisme dans une conférence du RNP (Rassemblement national populaire) du 18 décembre 1943. L'entreprise de déatification de Rousseau n'a guère séduit les collaborateurs. Si l'on en croit ses *Mémoires politiques* rédigées après-guerre, Déat n'abandonne pourtant pas la partie. Rousseau reste pour lui l'un des principaux inspirateurs de la Terreur robespierriste et du nazisme. Déat meurt dans un couvent en Italie en 1955.

## CHARLES MAURRAS, UN ENNEMI ACHARNÉ DE ROUSSEAU

P.P.

Né en 1868 dans une famille de la petite bourgeoisie provençale de Martigues, Maurras subit des influences contradictoires. Alors que son père avait été libéral et romantique, sa mère était dévote et royaliste et l'emprise de sa famille maternelle explique en grande partie sa conversion aux idées royalistes. Le jeune Charles fit de brillantes études au collège religieux d'Aix-en-Provence mais perd la foi chrétienne et connaît les premiers symptômes d'une surdité qui constitue le drame de sa vie. Cette infirmité nourrit sa révolte et sa rancune envers toute idée de justice et d'égalité naturelle. Face à ce désordre organique et cette présence du mal à l'intérieur de sa propre chair, Maurras se fait l'apologiste de l'ordre, de la discipline et de la tradition. Sa hantise du chaos prend entre autres sa source devant l'injustice qui l'a frappé à l'âge de l'adolescence.

Arrivé à Paris à l'automne 1886, il subit l'influence de Renan, de Taine et baigne dans cet univers de décadence et de pessimisme qui suit la défaite de 1870. Dès 1905, dans son *Avenir de l'Intelligence*, il s'en prend à Rousseau, qui «usurpait les attributs du prince, ceux du prêtre et ceux même du peuple entier, puisqu'il n'était même point le sujet du roi, ni membre d'aucun grand État militaire faisant quelque figure dans l'Europe d'alors». Il s'en prend déjà à la figure de l'écrivain apatride, celui qui a corrompu le goût classique. Eugen Weber, dans son ouvrage sur l'Action française nous rappelle que Maurras «était venu à la politique par l'esthétique, et que sa théorie de la société et de la politique était née de sa critique littéraire». C'est le romantisme qui, parce qu'il a gâté le style classique du Grand siècle et la tradition littéraire française, constitue la première cible de Maurras. Il découvre alors que la perversion du style classique français prend ses racines dans cette maladie que représente pour lui l'individualisme, source de tous les maux: «L'individualisme religieux s'appelle la Réforme ou le libre examen; l'individualisme politique s'appelle la révolution; l'individualisme dans l'art, c'est le Romantisme» (*Démocratie religieuse*). S'il est un auteur français qui incarne et résume à ses yeux ces trois illustrations de l'individualisme, c'est bien Rousseau. Maurras rappelle constamment les origines protestantes du philosophe genevois qui expliquent à la fois ses idées politiques et le style, qu'il juge abject, des *Confessions*. Rousseau est tout d'abord coupable parce qu'il a corrompu le goût classique. Maurras s'appuie sur l'ordre et la tradition issus du monde gréco-latin et rejette toute influence germanique: «Rousseau est bien plus qu'un Suisse, c'était la Suisse, ou pour mieux dire toute la Germanie, toute l'Europe anglo-saxonne, [...] C'était la Nouvelle Judée inspirée par Luther et Calvin, que

répétait la prédication de Rousseau» (*Action française* du 13 juin 1912). L'influence de Rousseau sur l'Allemagne sera une pièce maîtresse dans le procès que Maurras intenté au philosophe genevois. Il dénonce constamment l'empreinte de ses idées sur Kant, sur Fichte et même sur Hitler (*Action française* du 25 février 1940).

Dans son essai *Poésie et Vérité* paru en 1944, Maurras republie un de ses articles de l'*Action française* du 16 avril 1942 qui, tout en répondant à Henri Guillemin qui défend l'image religieuse de Jean-Jacques, s'en prend violemment au philosophe genevois: «Je hais dans Rousseau le mal qu'il a fait à la France et au genre humain, le désordre qu'il a apporté en tout et, spécialement, dans l'esprit, le goût, les idées, les mœurs et la politique de mon pays. Il est facile de concevoir qu'il ait dû apporter le même désordre sur le plan religieux». Car Maurras s'en prend régulièrement au christianisme de Rousseau qui a marché contre l'Église romaine (*Action française*, 12 mai 1938), «un christianisme inorganique et non catholique, dont les membres épars se retrouvent chez Jean-Jacques et chez Robespierre» (*Action française*, 3 juillet 1944). Dans *Poésie et vérité*, il vitupère rageusement contre l'individualisme anarchique de Rousseau, «le cas-type de l'insurgé contre toutes les hiérarchies» et compare le philosophe aux faux prophètes juifs. Il rappelle la responsabilité de Rousseau dans la chute de l'Ancien régime et revient sur les *Confessions*, «ce livre où l'humilité sent la révolte! Il m'a toujours donné un malaise affreux. [...] Je dois dire que l'épisode de Mme de Warens me lève le cœur; ni le nom de «maman» qu'il donne à sa maîtresse, ni le trépas odoriférant de la dame initiatrice, ni le récit de tout cela, écrit, signé et publié, ne peut manquer de m'administrer, à chaque lecture, un égal sentiment de l'odieux, du ridicule et du dégoût». Maurras accumule les chefs d'accusation contre le genevois, individualisme, totalitarisme, jacobinisme, anticatholicisme, germanisme, sémitisme, etc. Rousseau reste à ses yeux le principal inspirateur de la Révolution française: «Que Rousseau ait été tout ce qu'on voudra, il n'est pas niable qu'il est à l'origine de notre première Révolution, celle qui a emporté tous nos premiers remparts». En 1948, Maurras réitère ses accusations contre Jean-Jacques: «Rousseau a été, selon nous, la cause «formelle» de la Révolution; il en a été l'âme et le génie» (*Réflexions sur la Révolution de 1789*).

Mais derrière cette haine quasi obsessionnelle se cache pourtant une attirance parfois mal dissimulée pour Jean-Jacques, l'ennemi n° 1. Maurras ne conteste pas le génie de Rousseau. C'est ce génie même, efficace et dangereux, qui exige à ses yeux un contre-poison à la hauteur de sa malfaisance.

## L'IMAGE CONTRASTÉE DE ROUSSEAU CHEZ LES COLLABORATEURS

P.P.

De tous les philosophes des Lumières, c'est Rousseau qui fait couler le plus d'encre durant l'Occupation parmi les collaborateurs. Les débats sont vifs entre ceux, qui autour de Marcel Déat, en rupture avec la gauche et convertis au nazisme, entendent rester fidèles à l'idéal de la Révolution, et les pétainistes ou collaborateurs venus de la droite nationaliste qui ne cachent pas leur haine pour Rousseau. L'Action française rend Rousseau responsable de la défaite et de l'Occupation. Maurras, germanophile, compare 1940 à 1789 et accuse Rousseau d'être, par ses origines protestantes, l'inspirateur du totalitarisme nazi. Rousseau est pour Maurras l'inventeur des trois R, Réforme, Révolution, Romantisme. Pour les collaborateurs pro-nazis, «Rousseau est le père d'une littérature ignoble: la littérature de l'aveu». L'auteur des *Confessions* souffre d'une névrose de l'inaction qui conduit au désordre, à l'anarchisme et à la tuerie organisée par ses «protecteurs prêts pour la guillotine». Ramon Fernandez reprend les mêmes arguments dans son *Itinéraire français* publié en 1943. Chez ceux qui viennent de la gauche, d'anciens socialistes comme Marcel Déat, d'anciens antifascistes comme Claude Jamet ou des pacifistes anticolonialistes comme Félicien Chalaye, Rousseau est à l'honneur. La lecture de Déat ancre Rousseau dans une perspective révolutionnaire, celle de Robespierre sous la Terreur, celle d'un Hitler à partir de 1933. Le 21 janvier 1942, en page une de son journal l'œuvre, il publie un article «J.-J. totalitaire» qui tire le philosophe vers le nazisme en essayant de démontrer que «l'hypothétique contrat comporte une immédiate et définitive abdication de l'individu entre les mains de l'État». Déat réitère sa démonstration deux jours plus tard. Il affirme que Rousseau est à la fois socialiste et national. On lui sait gré de ne pas avoir inversé les termes.